

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLORAMA

VIN MARIANI



LE TONIQUE IDEAL



Fortifie
Nourit
Rafraichit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR
LES MEDECINS
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Cie
Seuls agents au
Canada pour

Gold Lack Sec Champagne

Wilson's Old Empire-Rye

VOL. III - NO. 9

Samedi, le 14 Nov. 1896

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560. NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS.
LE NUMERO



LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE
COMMERCIALE
 1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES
 POUR
 LIVRES, JOURNAUX;
 POUR L'INDUSTRIE
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES;
 CARTES, D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

..... D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : (UN AN, - \$2.50
 SIX MOIS, \$1.25

La File du Cyclorama Universel
 forme a la fin de l'annee deux magni-
 fiques volumes de plus de 700 pages

DEPOT GENERAL :

1560, RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL.

PRIME No 3 MAGNIFIQUE PASTEL ENCADRE

GRANDEUR : 26 x 30 POUCES

Cette prime consiste en une splendide lithographie en couleur, avec cadre en moulure, argentée ou dorée, de 3 pouces.

Rien de plus jolie que ces lithographies, qui sont une imitation parfaite de dessins au Crayon-Pastel ou de peintures à l'aquarelle, aux couleurs si tendres et d'un effet si plaisant.

Venez les voir à nos bureaux, No 1560, rue Notre-Dame.

CONDITIONS

Une prime No 3 sera accordée gratuitement à tout abonné payant 12 mois d'abonnement d'avance.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No 3 au prix réduit de 75 centins, en produisant 5 coupons

consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout porteur de dix coupons consécutifs aura droit à cette prime au prix réduit de 60 centins.

On ne peut acheter ce cadre et gravure à moins d'une piastre dans le commerce.

REMARQUES

Nos primes ont une valeur réelle, qui donnent des avantages qu'on ne peut avoir autrement qu'en s'abonnant ou en produisant les coupons. A nos lecteurs de conserver ces coupons.

La prime No 4 consistera en un PORTRAIT AU CRAYON a des conditions exceptionnellement avantageuses, telles qu'aucun journal n'en a encore offertes. Détails prochainement.

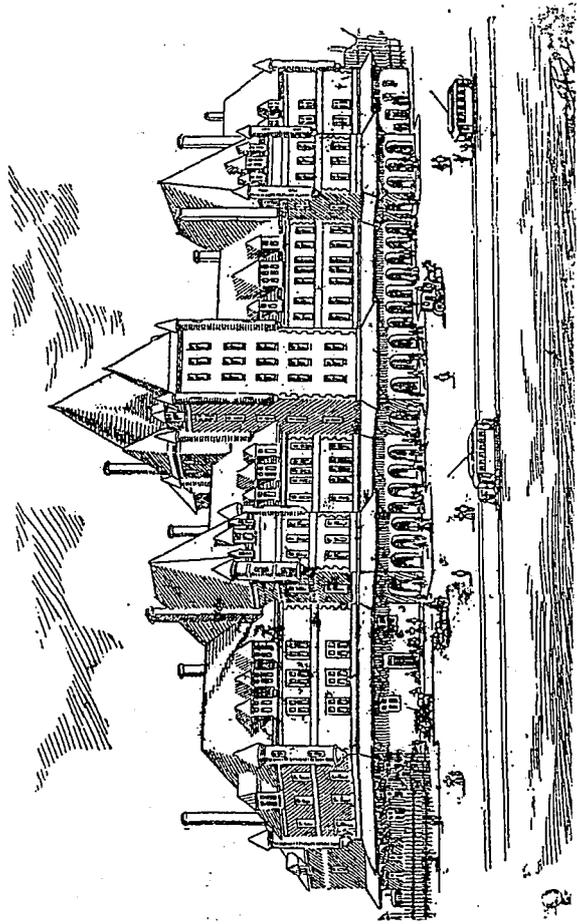
COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

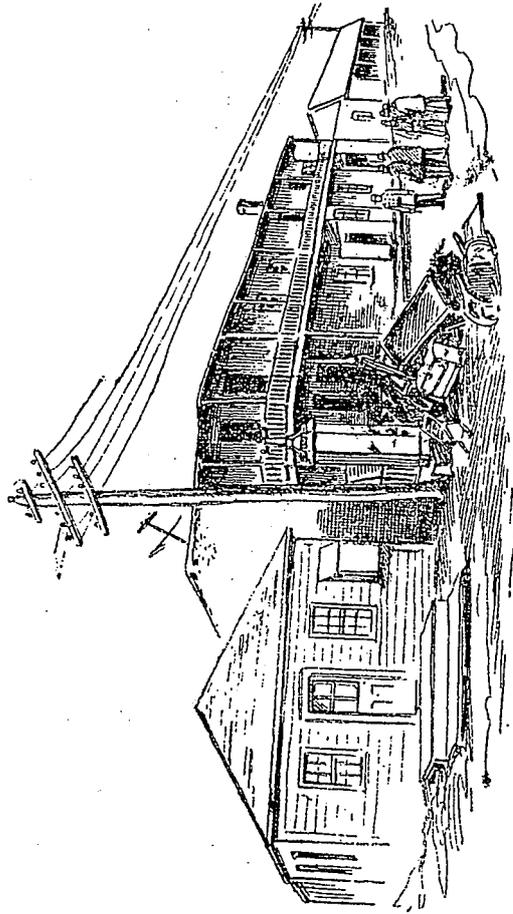
Pour les acheteurs au numero.

ARCHITECTURE



La nouvelle gare de l'Est, maintenant en construction

ACTUALITÉ



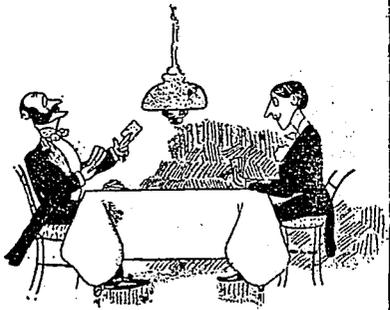
Scène de la Catastrophe. — Abattoirs de l'Est

COLONISATION

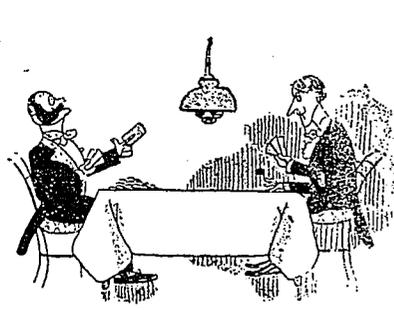


Comment on voyage dans les nouveaux cantons du Nord.

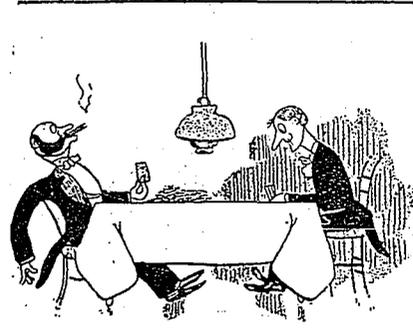
OBSESSION



Première partie.—M.. le roi !



Quatrième partie.—M., le roi !!



Huitième partie.—M., le roi !!!



Douzième partie.—M., le roi !!!



Le lendemain au bal.—Le domestique (annonçant) : Monsieur Leroy.



— Ah ! sapristi de sapristi, est-ce que ça va recommencer comme hier soir !

— Figurez-vous que ce matin je me suis réveillé tout bête.

— Comment vous étiez-vous couché !

— Comme à l'ordinaire.

Question impertinente :

Le médecin (fièrement).— Dans toute ma carrière, je n'ai vu mourir que six de mes malades.

L'ami.— Comment avez-vous pu faire pour vivre avec six clients seulement ?

En cour de police :

Le président à l'accusé :

— N'essayez pas de nier : on vous a surpris dans l'escalier, vous descendiez une pendule.

— Votre honneur, je voulais la " remonter ! "

Canardeau, en sa qualité de nouveau maire, doit passer une revue de la compagnie des sapeurs-pompiers.

Désirant que rien ne trouble l'éclat de cette fête, il fait afficher quelques jours avant un avis ainsi libellé :

" S'il pleut le matin, la revue se fera l'après-midi, et s'il pleut l'après-midi, la revue se fera le matin. "

Un courtier affligé par des pertes considérables parlait de se suicider.

— Je me serais déjà jeté à la rivière, s'écria-t-il, si je n'avais horreur de l'eau froide.

— Eh bien ! lui dit un ami, va tout de suite à la Morgue !

Un monsieur hèle, dans la rue, une voiture qui file comme le vent.

— Voilà qui fera mon affaire, murmure-t-il.

Mais il n'est pas plus tôt dans la voiture que le cheval va au pas ou à peu près.

— Comment ! cocher, tout à l'heure vous galopiez, et maintenant...

— Je vais vous dire : tout à l'heure mon cheval croyait aller à l'écurie.

— Eh bien ! vous pouvez le laisser dans cette erreur.

— Ah ! bourgeois, tromper mon cheval, jamais !

Scène d'intérieur : — Monsieur, Madame et Belle-maman au coin du feu.

MONSIEUR, lisant.— " Hier s'est éteint, dans le quartier St-Jean-Baptiste, un brave homme pleuré des siens et de sa belle-mère ; le défunt, mari modèle, ne sortit pas une seule fois le soir, durant les quarante-trois années de mariage... "

BELLE-MAMAN.— Entends-tu, Ursule ? Quarante-trois ans de mariage sans sortir une fois le soir ! Pas de Cercle, pas d'amis...

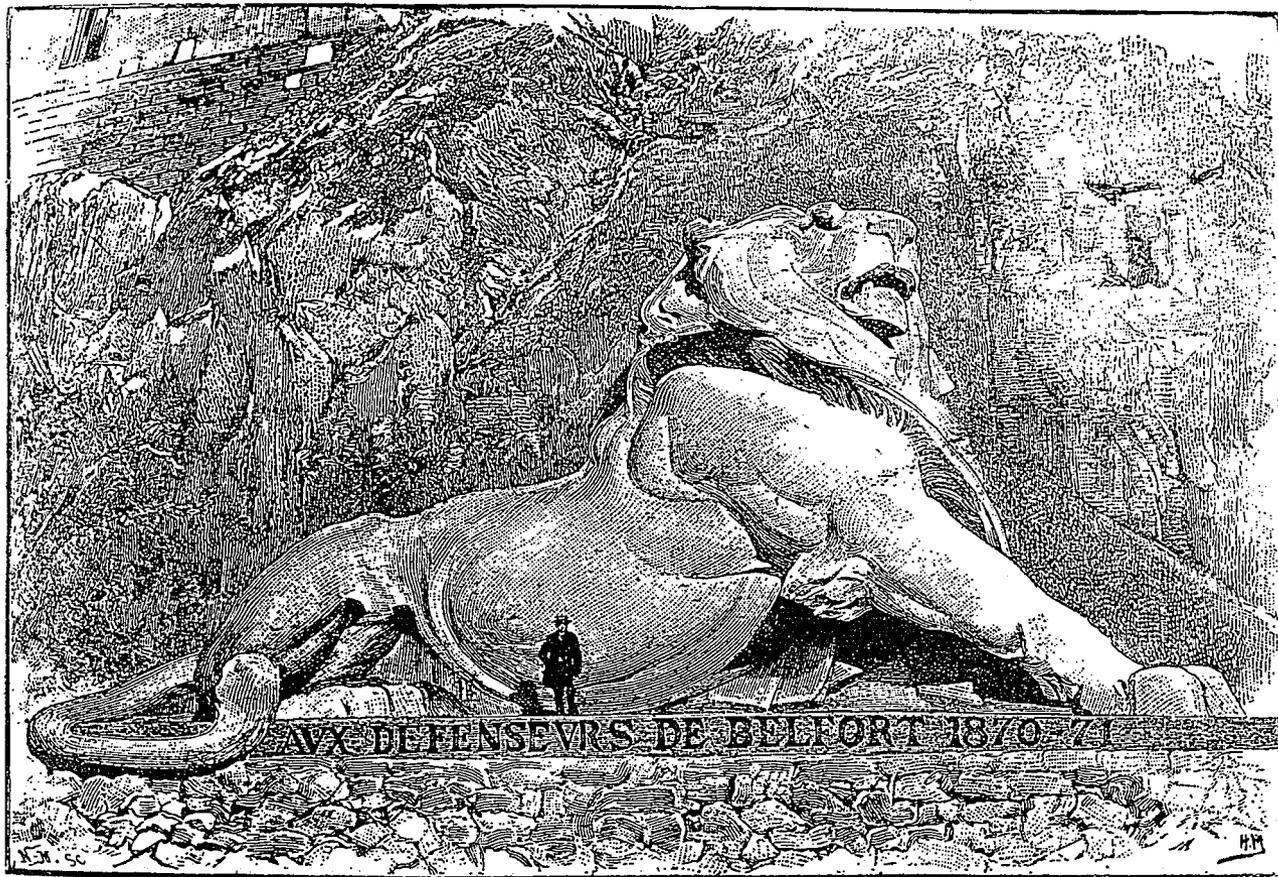
MONSIEUR, reprenant sa lecture.—... " Il ne sortait pas même le jour ; l'infortuné était paralysé "

Tableau !



— Connaissez-vous, colonel, cette nouvelle tactique, " la marche rampante ? "

— Je crois bien ! c'est celle que j'ai employée pour parvenir à tous mes grades !



LE LION DE BELFORT

PLANTES ET FLEURS

Novembre ! Brrr ! comme ce nom sent déjà l'hiver !... L'hiver avec ses frimas, ses rafales, ses neiges ; l'hiver si attristant pour tous ceux qui aiment les jardins et la verdure.

La grande, la précieuse ressource dans la mauvaise saison, c'est le *Chrysanthème*.

Le nom de cette plante vient du grec *chrysos* qui veut dire *or*, et *anthemos* qui signifie *fleur*, ce qui est une allusion aux fleurs jaunes de plusieurs espèces.

Les variétés de chrysanthèmes sont très nombreuses : C'est d'abord le *Chrysanthème des jardins* le *Chrysanthème à carène*, à fleurs blanches, à fleurs brunes, jaunes ou tricolores. Le *Chrysanthème des lacs*, qui aime les lieux frais et dont les fleurs rappellent celles de la grande marguerite des prés.

Voici le *Chrysanthème des prés à grandes fleurs* à disque jaune d'or et à rayons blanc pur ; celui à *très larges fleurs* qui fleurit en juin-juillet, car le chrysanthème n'est pas uniquement une fleur d'arrière-saison et nombre de variétés apparaissent de bonne heure.



Thrinax argentea

Mais c'est le *Chrysanthème de l'Inde* qui avec ses variétés tient la tête de cette intéressante famille. Les différents types primitifs ont tellement joué entre eux qu'ils sont complètement confondus.

La couleur primitif des rayons était, dit-on, rouge pourpre et celle du disque jaune d'or ; aujourd'hui on possède des plantes qui offrent presque toutes les nuances jaune, rose, rouge pourpre plus ou moins intense, chair ou blanc pur ; nuances qui en se combinant produisent des coloris variés indéfiniment.

Les dimensions de ces plantes sont très variables comme aussi le ton de leur feuillage, leur forme et l'époque de leur floraison.

Les splendides *Chrysanthèmes japonais* aux chevelures tourmentées sont certainement ce que l'art du jardinier a produit de plus artistique pour la décoration d'une potiche dans un salon.

A toutes les qualités déjà connues de ces plantes, ajoutons leurs rusticité, la simplicité de leur culture, permettant d'en orner sans peine, jardinières, balcons, fenêtres, etc. Elles peuvent être élevées en pépinière d'attente et n'être transportées dans les plates-bandes qu'au moment de la floraison.

Pour vous guider dans vos achats, nous faisons passer sous vos yeux (voir gravure) le *Thrinax argentea*, beau palmier aux feuilles rondes très dentelées, d'un très bel effet décoratif par la noblesse de son aspect et l'opulence de son feuillage.

Problème résolu :
 Mad. Lacour vient de lire une histoire à son fils Justin, âgé de cinq ans.
 — Eh bien ! si ton papa venait à mourir, que ferais-tu, Justin, pour aider maman ?
 Justin. — Mais, qu'aurais-je besoin de travailler ? N'avons-nous pas une bonne maison comme demeure ?
 Mad. Lacour. — Sans doute, mais nous ne pouvons pas manger la maison.
 Justin. — Mais, n'y a-t-il pas quantité de provisions dans l'office ?
 Mad. Lacour. — Oui, mais nous aurons bientôt fini de les épuiser !
 Justin. — Bah ! elles dureront toujours assez longtemps pour que tu aies trouvé un autre mari.

Un marchand enrichi par une faillite, montrait à un ami une ma-
 grifique maison qu'il vient de faire bâtir.

Après avoir visité toutes les pièces :

— Remarquez, lui dit-il, cet escalier dérobé.

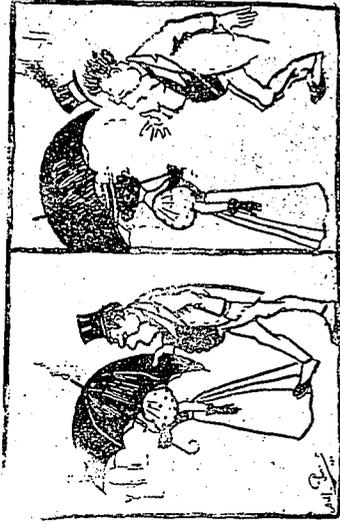
— Ah ! fait l'ami, il l'est, comme tout le reste de la maison.

L'un des oncles du jeune Toto est gravement malade.

Le soir, avant de se mettre au lit, le gamin fait en ces termes sa touchante prière :

— Mon Dieu, je vous prie, conservez mon oncle Emile... au moins jusqu'aux étrennes !

UNE DECEPTION



Pardon, mademoiselle !... Ah ! quel four !

C'était en cour criminelle :

Le PRÉSIDENT. — Vous avez beau nier, il est impossible de vous croire. Voilà trois témoins qui vous ont vu.

L'ACCUSÉ. — De quoi, trois ? Qu'est-ce que c'est que cela sur cinq millions d'habitants ?

Bébé mange une crème à la glace :

— La trouves-tu bonne ? lui demande sa mère.

— Oui, répond Bébé, elle est bonne, mais je l'aimerais mieux chaude.

On parlait devant Guibouard d'un duel dans lequel il remplissait le rôle de témoin.

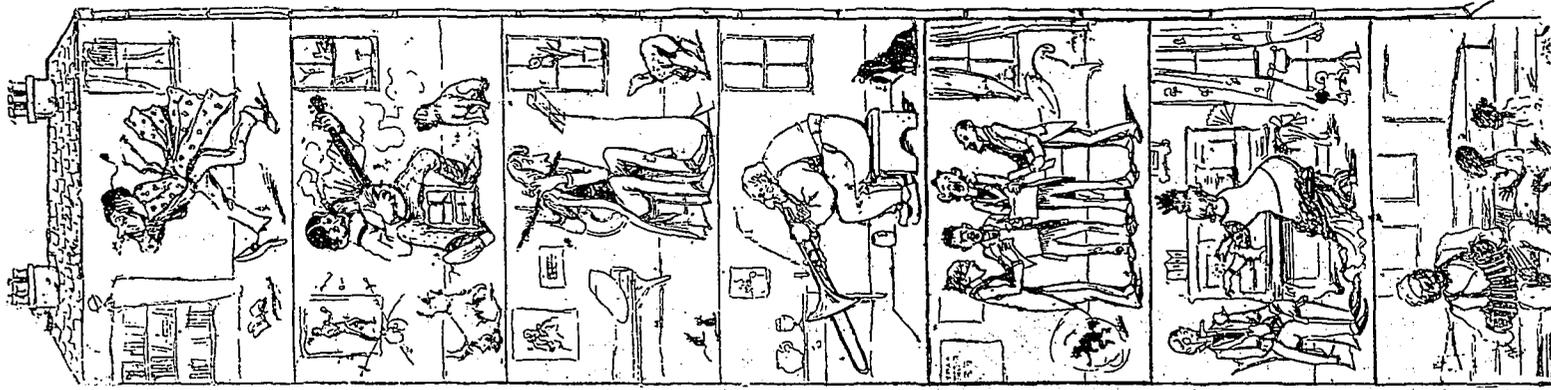
— A-t-il eu des suites funestes ? demanda quelqu'un.

— Je crois bien, répond-il ; l'un des adversaires, celui là même dont j'étais le témoin, est mort.

— Ah !

— Oui, en quittant le terrain, nous sommes allés au restaurant des environs et, quelques heures plus tard, notre pauvre ami succombait aux suites d'une indigestion !

Certains ambitieux, arrivés au sommet du pouvoir, ressemblent aux hommes montés au haut d'un monument : tout leur paraît petit et il paraissent *petits à tous*.



Ma tête ! ma tête !... s'écrie le locataire du 7e. Comment étudier avec chance d'apprendre quelque chose dans une pareille maison. C'est à en devenir fou !...

T O M B O U C T O U



Types de Maure



Touareg avec le "nicab" et le "litham"

Un Gascon, étant tombé malade, se fit porter à l'Hôtel-Dieu ; un de ses amis vint le voir, et lui dit :

— Permits-moi de te demander si tu es bien avec Dieu.

— Apparemment, lui répliqua le malade, puisqu'il me donne un appartement dans son hôtel.

Madame voit la servante en train de couper des chandelles de baleine neuves en trois ou quatre morceaux :

— Que faites-vous donc là ? lui dit-elle.

— Madame m'a recommandé d'utiliser les bouts de chandelles pour les bougeoirs... et comme il n'y en avait pas, j'en fais !

Un enfant entendant dire que sa mère venait de perdre son procès, s'écria en lui sautant au cou :

— Ah ! maman, que je suis aise que vous ayez perdu ce procès qui vous tourmentait tant !

— Eh bien ? garçon, vous essayez cette assiette avec votre mouchoir ?

— Oh ! ça ne fait rien, monsieur, il est sale !

Toto entend dire, depuis quelque temps, qu'il va lui arriver prochainement une petite sœur.

Hier, sa mère étant sortie : — Dis donc, papa, je pense à une chose : si ma petite sœur allait arriver pendant que maman n'est pas là !

On avait volé plusieurs fois un nigaud ; il n'osait plus sortir. Quelqu'un lui dit :

— Mais que ne prenez-vous des pistolets ?

— Les voleurs me les prendraient, répondit-il.

Quel service nous rendent les occupations professionnelles, en nous affranchissant de la tyrannie du moi !

UN HOMME CHANCEUX



GLUCKSTEIN.— Sais-tu que Isaac vient encore de passer au feu ?

JACOBS.— Quel homme chanceux ! Qu'a-t-il eu cette fois-ci ?

GLUCKSTEIN.— Trois ans de pénitencier !

Deux amies causent d'une troisième, qui a l'habitude de bourrer de coton une de ses oreilles, et l'une en marque à l'autre quelque surprise.

— C'est, lui explique celle-ci, afin que ce qui lui entre par une oreille ne puisse pas sortir par l'autre.

La femme de Calinaux a perdu un cousin éloigné et il lui faut prendre le deuil.

Le prince des naïfs va chez le marchand pour acheter de l'étoffe noire pour un costume.

Quand il a choisi, il demande qu'on lui en coupe six verges.

— Diable ! dit-il en se ravisant, coupez-m'en seulement la moitié : j'oubliais qu'il ne faut qu'un demi-deuil !...

La voiture qui conduisait un instituteur fut arrêtée dans un chemin étroit par une charrette de fermier. Le cocher eut beau crier au charretier de se ranger, l'injurier, le menacer, il tint ferme et ne fut point en reste de paroles. Le professeur, impatienté, mit la tête à la portière et, voyant un gros garçon, hardi et vigoureux, il lui dit :

— Mon ami, vous m'avez l'air d'être mieux nourri qu'appris.

— Parbleu, répondit le gaillard, c'est nous qui nous nourrissons, et c'est vous qui nous instruisez.

LE CHAPEAU À LA MODE



La saison pluvieuse que nous traversons, ou mieux qui nous traverse, devrait favoriser le succès du "Bolivar-Umbrella," le nouveau chapeau parapluié.

AURAIT PU EN PRENDRE BEAUCOUP



— Ah ! ma chère Dlle Yankee Doodle, que vous paraissez charmante dans ce coquet costume de pêche !...

— Je ne suis pas fâché de l'entendre, monsieur, mais je ne fais pas la pêche aux compliments.

Deux gaillards pas mal à court, c'est-à-dire qui n'ont pas la place d'armes bien solide, sont à la recherche d'une idée géniale susceptible d'amener la fortune.

— Moi, je suis à deux doigts d'avoir trouvé le secret de la fabrication de l'or.

— L'or, c'est de la blague. Mon idée à moi vaut des millions. Je vais recueillir tous les baromètres hors d'usage et en transformer le mercure en vif-argent... de poche.

Canardeau entre chez un cordonnier.

— Combien ces chaussures ?

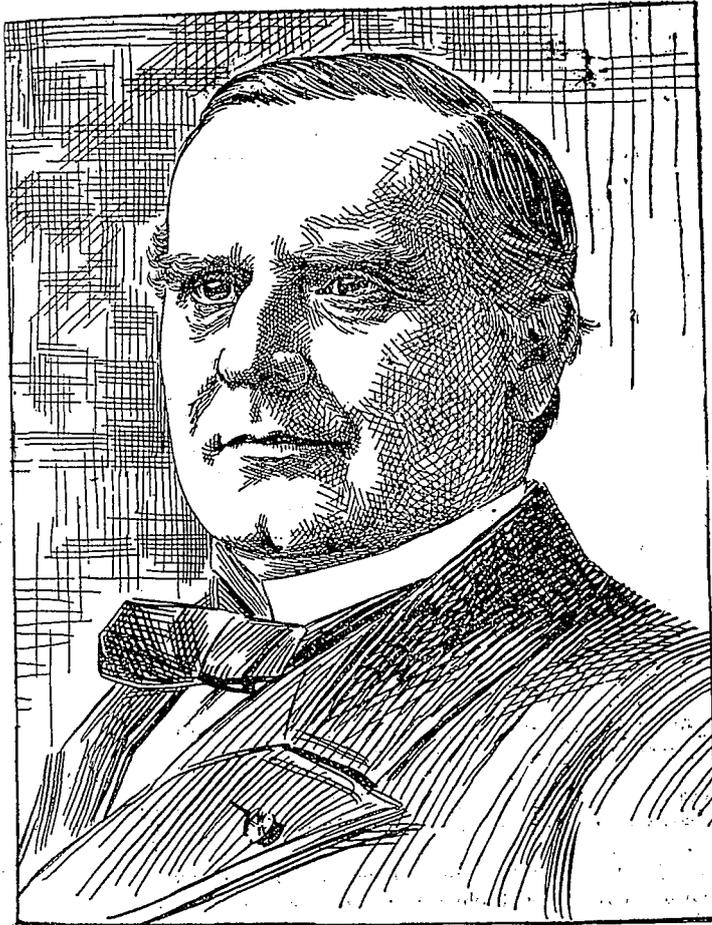
— Deux piastres cinquante ; la pointure est de 9.

— Et celles-ci ?

— La pointure est de 12 ; deux piastres cinquante aussi.

— Le même prix !... Alors donnez-moi les plus longues !

— PORTRAITS D'ACTUALITE —



WILLIAM MCKINLEY
Président élu des Etats-Unis



Feu l'hon. Louis Tourville



Feu l'échevin A. Dupuis



MADAME MCKINLEY



TURLUPINADE



— Annoncez à Madame : Monsieur Léonce...

— J'peux pas... mame est sortie !

— Ah ! bah !... La concierge m'avait dit qu'elle était chez elle...

— Oh ! la sottie ! même que quand vous avez sonné, mame m'a dit : " Caroline, va voir qui c'est, mais je n'y suis pour personne ! " Vous voyez ben que j'ne mens point ! !

Graffignard, (qui vient de recevoir une correction).— Maman, est-ce que le nouveau bébé avait les yeux ouverts quand il est venu ici ?

Maman.— Non, il ne les avait pas ouverts.

— Je le pensais bien, sans quoi, pour rien au monde, il ne serait venu dans cette maison.

Coupé bien court :

Le curé d'une nouvelle paroisse prêchait, un certain dimanche, et dit que chaque brin d'herbe était tout un sermon.

Le lendemain, il s'amusa à tondre le gazon autour du presbytère, lorsque passa un colon, qui lui dit :

— Monsieur le curé, vous coupez vos sermons bien courts !...

UN AUTRE BILLET, S. V. P.

Les pompiers donnaient un grand bal le dimanche suivant ; un Monsieur avait acheté un billet, et, comme il en voulait un second, il se rendit à l'un des postes ; comme il était déjà tard, il ne trouva personne ou du moins les portes étaient fermées. Il avisa un bouton sur le côté de l'une des portes et le pressa du pouce. L'effet fut électrique. Immédiatement on entend des pas précipités, des bruits divers, les portes s'ouvrent : les pompes, échelles, etc., attelées, sont prêtes à partir. L'homme restait là, étonné de tout ce mouvement dont il ne comprenait pas la cause.

— Où est le feu ? demanda le conducteur de la pompe à vapeur.

— Le feu ? Je ne sais pas où il y a le feu ! mais j'aurais bien voulu acheter un autre billet pour le bal, s'il vous plaît.

Le ton dont il fit la demande était si drôle qu'il y eut un immense éclat de rire. Le pauvre homme qui ne se doutait pas qu'il eût pressé le bouton d'alarme put acheter son billet et tout rentra dans le silence.

Rassurant :

Il y a des gens qui ont une façon bizarre de vous rassurer quand il vous est arrivé un ennui.

Si vous n'en connaissez pas, écoutez ce dialogue :

HENRI.— Vous avez attrapé un rhume, hein ?

JEAN.— Oui, un petit rhume.

HENRI.— Il faut faire attention. Cette toux exige des précautions.

JEAN.— Vous croyez ?

HENRI.— Oui, cela sent le lapin.

JEAN.— Mon Dieu !

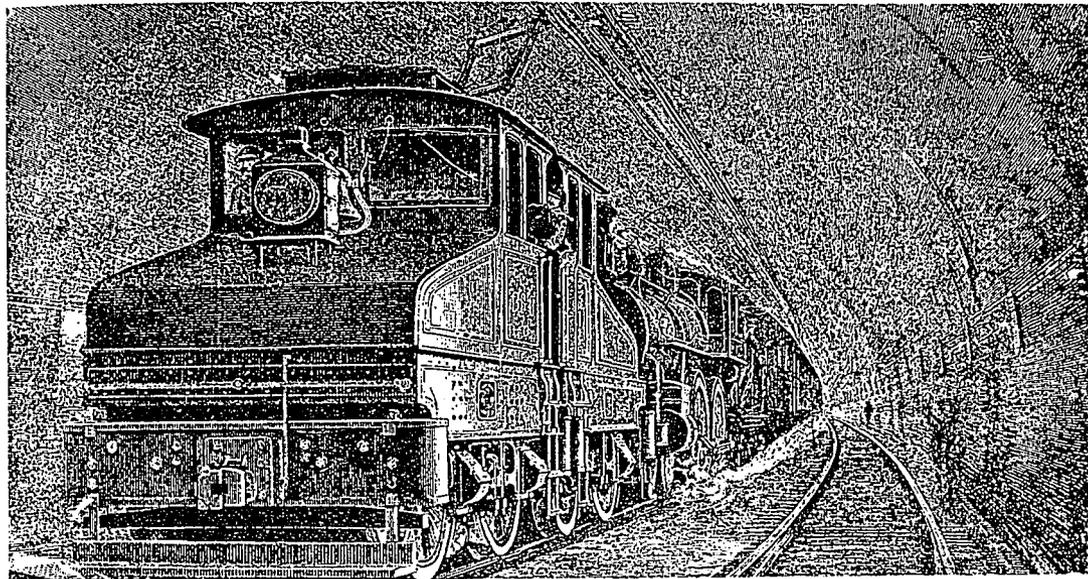
HENRI.— C'est une saison très dangereuse pour les gens enrhumés : influenza, pneumonie, phtisie galopante règnent de tous côtés.

JEAN.— Et ?...

HENRI.— Un de mes amis s'est enrhumé — oh ! un rhume qui n'était pas la moitié aussi fort que le vôtre. Il est mort dans les trois jours.

JEAN.— Oh ! mais c'est horrible !

HENRI.— C'est positif. Le docteur a assuré que mon ami s'en serait tiré s'il n'avait pas pris la chose si à cœur. Aussi, croyez-moi, tâchez de n'y pas penser.



Locomotive électrique de 96 tonnes, à Baltimore—La Ire de cette force en usage régulier

LA GARE DE L'EST

La nouvelle gare de Dalhousie, dont nous donnons une vue d'ensemble à la page 225, aura 300 pieds de façade sur la rue Craig, où sera l'entrée principale, 66 pieds profondeur et 100 pieds dans les côtés.

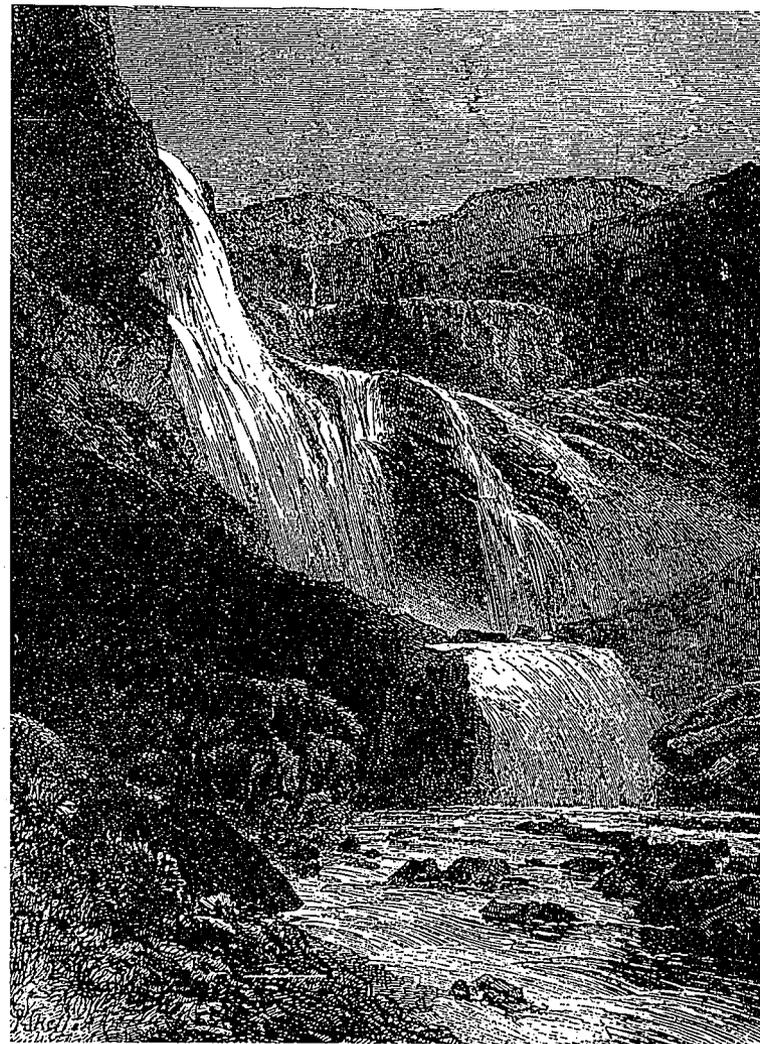
L'édifice est dans le style renaissance et sera partie en pierre, jusqu'au 2e étage, et partie en brique avec chaînes d'encoignure, appuis de fenêtre, archivoltas, etc., en pierre.

Seulement 2,800 pieds de plancher sera affecté au service de la gare proprement dite, ce qui est un espace plus restreint que l'ancienne gare Dalhousie. Le reste de l'édifice formera un hôtel de première classe et contiendra plus de 140 chambres à coucher.

Le long de la façade principale s'étendra, sur une longueur de 224 pieds par 16 de large, une espèce de terrasse qu'on atteindra en montant 5 degrés, et qui sera recouverte d'arches elliptiques comme un immense portique.

De cette terrasse en montant 4 degrés on entrera dans une salle d'entrée ou d'attente circulaire d'un diamètre de 56 pieds.

En arrière de l'édifice sera une galerie-plateforme à devanture de verre de 25 x 230 pieds.



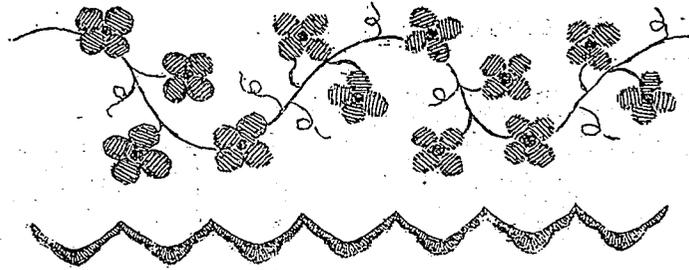
La Skjaeggdal, chute d'eau en Norvège

LA MODE



Toilette de sortie

C'est une toilette d'automne, à la fois simple et élégante, en beau drap de toutes teintes, jupe unie forme nouvelle doublée mi-soie.



Broderie pour la capeline d'enfant

Veste boléro de coupe très élégante ornée de tresse mohair s'ouvrant sur un joli gilet fantaisie en crêpe de soie, ceinture drapée en satin merveilleux noir. La même se fait en tulle serge toutes nuances.

Capeline d'enfant.

Voici, chères lectrices, une ravissante capeline pour bébé ; c'est un objet élégant, facile à confectionner et un charmant cadeau à offrir à une jeune maman.

Dans de la jolie et fine flannelle blanche, taillez un carré d'une demi-verge environ de côté.

Rabattez votre étoffe pour fermer un revers de 3 à 4 pouces—c'est sur cette bande que vous exécuterez la broderie—pliez ensuite votre étoffe en deux, le revers à votre gauche, et à $\frac{1}{2}$ de verge ou un peu moins du bord gauche, vous passez un fil pour indiquer la coulisse, vous le froncez selon la grosseur de la tête de l'enfant et vous arrondissez la capeline en abattant les deux pointes qui se trouvent derrière ; le revers est également arrondi dans le bas.

Vous pouvez faire un feston tout autour ou seulement au revers.

Notre modèle est brodé en soie bleu pâle, c'est une soie assez grosse et assez tordue.

Exécutez le feston dents de roses, en le bourrant bien, puis la bande de myosotis au passé, les pétales également bourrés.

Les myosotis sont bleu pâle, les cœurs sont formés de deux ou trois gros nœuds en soie cordonnet or et les tiges sont au point de tige, vert pâle.

Cette charmante capeline est entièrement doublée de florence bleu ciel, de même que le revers ; les rubans sont en satin bleu.

Le florence n'ayant pas beaucoup de soutien, il est préférable, avant de le poser, de coudre à même la flanelle un ruban de percale de $\frac{3}{4}$ de pouce large, pour former la coulisse ; vous le maintiendrez soit par un point russe ou point d'épine en soie, fait à l'endroi de la capeline ; vous passerez un élastique de coton, large de $\frac{1}{2}$ de pouce, vous froncerez l'ampleur et vous arrêterez cet élastique. Les rubans seront cousus à l'intérieur de la capeline, les points seront sous le revers.



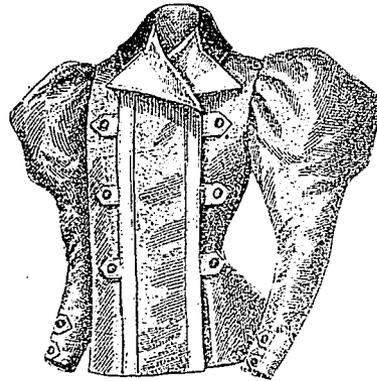
Toilette de maison



Toilette de promenade

TOILETTE DE PROMENADE

Costume en "bure scintillante" mousse lamée d'acier. La jupe s'ouvre avec une



Jaquette pour fillette de 12 ans

échelle de brandebourgs et de petits boutons sur un panneau de velours noir. Dans le haut sont trois plis circulaires, formant comme une basque et rapportés sur la jupe. Le corsage est ouvert avec des brandebourgs sur un plastron de velours. Un corselet, fait de deux plis de bure et d'un corselet de velours, est fixé à droite et vient se fermer à gauche.

Quatre panneaux de velours avec appliques de dentelle blanche simulent un devant de boléro et font garniture sur les épaules.

Le dos est tout simple, en bure avec ceinture de velours posés sur le dos. Col très haut garni d'un dépassant de velours. Cravate et manchettes de dentelle. Manche ordinaire. Chapeau de feutre gris garni d'un galon de velours brodé et d'une pyramide de plumes.

JAQUETTE POUR FILLETTE DE 12 ANS

Elle est en drap gris. Le dos est ajusté, les devants sont croisés, avec revers de même drap. De larges biais de drap sont posés sur le dos et croisés des devants; des pattes faites du même biais y sont placées de chaque côté; celles qui sont sur le bord du croisé servent à fermer la jaquette. Col de velours noir.

Matériaux : 2 verges de drap ; $\frac{1}{2}$ verge de velours.

PALLETOT SAC EN DRAP VERT

Les devants et le dos forment un pli rond de chaque côté. Un empiècement en passementerie de jais vient s'arrêter à la tête des plis par devant et forme col par derrière. Deux pans d'hermine tombent le long des devants; le col relevé est doublé d'hermine et un col droit



Capine d'enfant



Paltot sac

garnit les devants. Manche ordinaire. Petite capote de feutre nattée comme une paille de couleur rouge, garniture en ruban de velours rouge et pouf de dentelle roussie surmontée d'une aigrette.

Matériaux : 2 verges de drap.

Malheur à l'homme qui tire un lièvre au gîte; il est capable de tout.

TERTULIEN.

Le temps est de l'argent. C'est donc cela qu'on entend tant de gens dire : "Le temps me manque !..."

L'INDUSTRIE DU VERRE



L'industrie du verre

Chaque industrie a eu, en ce siècle, sa période de progrès rapide, de subit développement et de succès : ce qu'un joueur appellerait sa passe heureuse.

La verrerie à son tour est en train de s'affranchir des routines anciennes, et son tardif essor sollicite l'attention à la fois par les transformations de son outillage et de ses procédés, par les applications nouvelles et par la diffusion plus grande de ses produits. Ainsi elle prend une place chaque jour plus importante dans les pré-occupations industrielles de l'heure actuelle.

L'histoire de l'industrie du verre est très longue et en même temps très brève. Très longue parce qu'elle remonte à la plus ancienne civilisation, qu'il est fait mention du verre dans la Bible, et que des peintures égyptiennes, découvertes dans des sarcophages, et datant du vingtième siècle avant J.-C., montrent à nos yeux étonnés des ouvriers au types pharaonique soufflant dans des cannes analogues à celles encore en usage après quatre mille ans. Très brève parce que la verrerie est restée stationnaire, a piétiné sur place plus longtemps qu'aucune autre industrie, et que l'art du verrier, fait de recettes mystérieusement transmises, n'a progressé à travers les âges qu'avec une stupéfiante lenteur.

Doué de propriétés précieuses et variées, le verre nous rend des services innombrables. Il laisse pénétrer dans nos demeures la lumière, tout en nous protégeant contre les caprices atmosphériques ; il abrite la flamme de nos lampes ; il nous fournit des récipients incomparables, — bouteilles, carafes ou verres, — propres, sains et légers à souhait ; deux sciences, l'optique et la chimie, n'existeraient guère sans lui. Bref, nous utilisons le verre de tant de façons différentes que nous avons peine à concevoir comment les civilisations qui nous ont précédés en ont au contraire fait un si faible emploi.

Croirait-on, par exemple, si des documents n'en faisaient foi, que c'est seulement à la fin du dix-septième siècle que l'usage des fenêtres vitrées commença à entrer dans les mœurs, et à la fin du dix-huitième qu'il se généralisa ? Jusque-

là les églises et quelques châteaux avaient seuls des verrières, tandis que prévalait dans les maisons bourgeoises ou ouvrières l'usage du parchemin ou du papier enduit de térébenthine. Ce n'est, d'autre part, qu'à la fin du règne de Louis XIV que les carafes apparurent sur les tables, et les verres et les gobelets ne devinrent d'un usage habituel que sous Louis XV.

Le verre est connu depuis quarante siècles ; il est utilisé depuis un siècle et demi : voilà, en résumé, l'histoire générale de la verrerie.

* * *

On sait que le verre n'est autre qu'un composé de silice (c'est-à-dire de sable), de potasse ou de soude, et de chaux ou d'oxyde de plomb, transformé par la fusion en une masse transparente, amorphe, cassante et insoluble dans l'eau ou dans les acides. La première condition pour fabriquer du verre est donc de produire la chaleur considérable nécessaire pour fondre ces divers éléments. D'où l'installation des verreries jadis à proximité des forêts, quand les fours se chauffaient au bois, aujourd'hui dans le voisinage des mines de houille.

Pendant son refroidissement, entre son point de fusion et son point de solidification, le verre est une substance malléable, plastique pourrait-on dire, mais qu'on ne peut toucher ni approcher, et dont la consistance varie sans cesse. C'est dans cet état pourtant qu'il faut le modeler, le façonner, afin qu'il n'achève de se solidifier qu'après avoir revêtu la forme et l'aspect qu'on a désiré lui donner.

Deux procédés sont employés pour travailler le verre. Le plus ancien et le plus répandu est le *soufflage*. Le *coulage* est celui qui tend à se développer de nos jours.

Au *soufflage* se rattachent la *verrerie à vitres*, la *verrerie à bouteilles* et la *globeletterie* et *flaconnerie*. La *glacerie*, la *verrerie optique*, et la plupart des *applications nouvelles* du verre, l'utilisent au contraire *coulé* et *moulé*.



Garrett A. Hobart, vice-président élu des Etats-Unis

Louis XV, à la bataille de Fontenoy, fit ramasser les boulets de canon qui tombaient auprès de lui, et dit gaiement à M. de Chabrier, officier d'artillerie :

— Renvoyez ces boulets aux ennemis, je ne veux plus rien avoir avec eux.

Le jour qu'un officier français arriva à la cour de Vienne, l'impératrice, sachant qu'il avait vu la veille la princesse de ***, lui demanda s'il croyait que la princesse fût, comme on le disait, la plus belle personne du monde :

— Madame, répondit l'officier, je le croyais hier.



I

Le pauvre sir Walter Raleigh perdit la tête...

Le maréchal de... étant en voyage, se trouva mal ; on avertit le chirurgien du lieu, dont la mine fit craindre le maréchal : comme il allait le saigner, prêt à être piqué, il retira le bras.

— Il me semble, Monseigneur, dit le Cadédis que vous craignez la saignée ?

— Ce n'est pas la saignée que je crains, répondit le maréchal : c'est le saigneur.

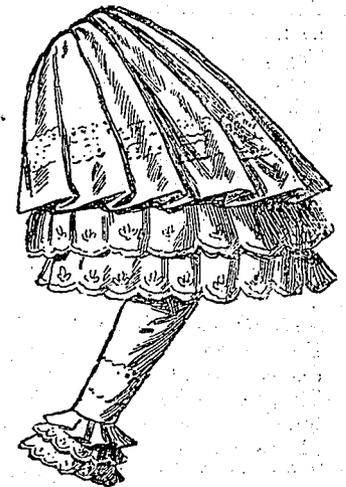
On annonce à Canardeau la mort d'un ami :

— Sapristi ! dit-il, moi qui devais dîner chez lui après-demain !

Et il envoie une lettre d'excuses.



Faudel-Philips, le nouveau maire de Londres



II

...Et ainsi fut trouvée la manche à pouffe de la mode nouvelle

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON 1^{ER}

Racontée par un Vieux Soldat.

CHAPITRE XXXV

1812

L'imminence d'une nouvelle lutte, dont la mytérieuse préparation avait quelque chose d'implacable, la continuation de celle d'Espagne et de Portugal, où l'Angleterre employait avec profusion ses trésors, ses armées et ses flottes, devaient nécessairement absorber toutes les forces militaires de la France, et appeler, soit aux bords du Tage, soit aux bords du Niémen, les troupes qui soutenaient sur toutes les côtes de l'empire le blocus continental. Il fallait donc pourvoir au remplacement de ces troupes, que les circonstances pressantes où se trouvait Napoléon rendaient aux mouvements de la guerre active. En conséquence, le 10 mars, l'Empereur soumit à la sanction du Sénat un projet de sénatus-consulte qui divisait en trois bans la garde nationale : le premier comprenait les hommes de vingt à vingt-six ; le second, de vingt-six à quarante ; le troisième, de quarante à soixante.

Le sénatus-consulte, voté à l'unanimité, mit à la disposition du gouvernement, sur les six cent mille citoyens dont se composait le premier ban, cent cohortes de mille hommes, pour être chargées de la garde des frontières, de celle des établissements maritimes, des arsenaux et des places fortes. Ainsi toute l'armée active était ou allait être en marche, et la plus forte partie avait déjà pour point de réunion ce fleuve lointain qui bornait la Pologne septentrionale, ce fleuve qui vit offrir et accepter avec tant d'empressement la paix de Tilsitt, contre laquelle la Russie entière venait encore de s'armer.

Le 9 mai, l'Empereur partit pour Mayence avec l'Impératrice, qui devait l'accompagner jusqu'à Dresde ;

le 17, il était arrivé dans la capitale de la Saxe. Le 20 mai, Napoléon, craignant que M. de Narbonne n'eût pas été admis auprès de l'empereur Alexandre, voulut tenter une démarche plus décisive par l'entremise de son ambassadeur. En conséquence, il ordonna au duc de Bassano d'écrire à Lauriston de se rendre de Pétersbourg à Wilna. " Il dira que, pressé d'écarter cette querelle de gens de plume, je lui ai donné l'ordre de franchir les intermédiaires et de parvenir jusqu'à l'empereur, pour obtenir de sa bouche un mot d'explication qui puisse laisser la voie ouverte à notre accommodement ; il ajoutera que je suis persuadé que le prince Kourakin est allé au delà de ses instructions, etc." Au reçu de cette lettre, Lauriston demanda au gouvernement russe des passe-ports pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.



Baptême du roi de Rome.

En même temps une cour de rois se réunissait à Dresde autour de Napoléon. L'empereur et l'impératrice d'Autriche avaient quitté Vienne pour se trouver à Dresde sur le passage de leur gendre, et sanctionner par toutes les démonstrations de l'amitié l'intérêt qu'il prenaient à la guerre contre le czar, qui semblait alors devenu l'ennemi commun du continent. Le roi de Prusse offrit le prince royal pour aide de camp à Napoléon, qui, n'écoulant qu'une délicatesse généreuse, le refusa. Tous les monarques de la Baltique au Rhin, dont les contingents grossissaient la grande armée, attendaient par leur vœux la part qu'ils ambitionnaient dans les triomphes de nos armes.

Au moment où Napoléon recevait tant d'hommages

et tant de garanties, un traité secret pour une paix définitive était signé à Bukharest entre les Russes et les Ottomans. Ouvrage de l'Angleterre, la paix subite de Bukharest eut lieu, grâce à l'emploi d'une pièce fausse que le cabinet de Londres fit parvenir à la connaissance du grand vizir ; c'était une prétendue lettre de Napoléon dans laquelle il proposait à Alexandre le partage de l'empire turc. Joseph Fonton, depuis longtemps stipendié de l'Angleterre, consulté par Galib-Effendi, certifia l'authenticité du document. La présence du comte de Narbonne à Wilna aida encore à convaincre les stupides Ottomans.

Le comte de Narbonne était revenu de Wilna, sans autre réponse que l'*ultimatum* remis par le prince Kourakin. Napoléon sentit que les négociations ne pouvaient plus obtenir de succès, et se prépara aussitôt à quitter Dresde. Le 29 mai, à trois heures du matin, il partit pour l'armée et arriva à Glogau ; le 30, il entra en Pologne ; il reçut à Posen la lettre de Bernadotte, qui, déjà lié à la Russie par un traité, demandait la Norvège et un subside pour se rallier à la cause française ; maîtrisant avec peine son indignation : "Bernadotte, s'écria-t-il, n'est que mon lieutenant ; qu'il marche quand ses deux patries le lui ordonne ! S'il hésite, qu'on ne me parle plus de cet homme. Je n'achèterai point un allié douteux aux dépens d'un allié fidèle."

De Posen, Napoléon se rendit à Thorn, d'où il dirigea les premiers mouvements de son armée. Le 7 juin, il arriva à Dantzick, dont il inspecta les ouvrages. Parti de Dantzick, il entra à Königsberg, après avoir passé en revue sur la route les six belles divisions de Dayoust. Appliqué tout entier aux détails de la plus vaste des administrations militaires, pendant que ses divers corps d'armée exécutaient les marches prescrites, il resta dans cette ville jusqu'au 17. Le 18, il était à Insterburg, où il trouva les rives de la Pregel couvertes de vivres, et deux cent vingt mille hommes y débouchant à la fois par quatre chemins différents.

Le 19, son quartier général se trouvait à Gumbinen ; c'est là qu'il apprit le refus des passe-ports réclamés par le général Lauriston pour se pouvoir rentrer à Wilna. On lui avait seulement permis l'envoi d'un exprès chargé de solliciter, de sa part, une audience d'Alexandre. Cette seconde demande n'avait obtenu qu'une réponse négative. "Les vaincus, dit-il à cette nouvelle, prennent le ton des vainqueurs ! Ils nous provoquent. . . Acceptons comme une faveur l'occasion qui nous fait violence, et, passons le Niémen."

Napoléon entra en campagne avec quatre cent mille hommes, français et étrangers, partagés en dix corps d'armée. Sur ce nombre immense de soldats, deux cent mille passèrent avec lui le Niémen aux environs de Kowno, le 24 juin, presque sans opposition de la part des Russes. Les corps que commandait Macdonald avait également franchi le Niémen à Tilsitt; désormais nous sommes maître du fleuve, que nos approvisionnements, retenus dans la Pregel, vont remonter sans obstacles.

Quelques troupes détachées en avant ont occupé Kowno: l'Empereur, après avoir donné aux officiers du génie l'ordre de mettre cette place à l'abri d'un coup de main, fait avancer les cinq corps d'armée qu'il avait tenus en arrière sur la droite, rejoint les avant-postes du prince d'Eckmühl et la cavalerie aux ordres de Murat, en pleine marche sur Wilna, capitale de la Pologne russe, ville forte et influente, autour de laquelle l'empereur Alexandre avait voulu d'abord concentrer son armée. Tout annonçait une bataille générale, et Napoléon s'y préparait, mais son attente fut trompée: l'ennemi fit sauter le pont de la Willia, brûla ses magasins, et nous livra Wilna. Sa retraite se fit dans le plus grand désordre et en abandonnant les corps éloignés au hasard des événements.

Napoléon s'arrêta dix-sept jours à Wilna. Ce long repos au début d'une campagne aussi active n'est point dans les habitudes du vainqueur d'Italie; il étonne également ses soldats et ses adversaires. L'histoire jusqu'à présent, n'a point recueilli le secret de ce retard, qui empêchera Napoléon d'arriver quinze jours plus tôt à Moscou. Mais elle rend compte des soins multipliés qu'il prend lui-même pour qu'il soit pourvu à tous les besoins du service et de l'administration de l'armée, et à l'établissement d'une police militaire, afin de réprimer les désordres, cent fois plus dangereux que les défaites.

Il s'occupe aussi à créer un gouvernement provisoire pour la Lithuanie, qui nous accueille en libérateurs. Dès le 26 juin, la diète de Varsovie avait proclamé le rétablissement du royaume de Pologne, et donné le signal de la liberté à toute la nation. Immédiatement après ce grand acte de patriotisme qui fait tressaillir en Europe tous les cœurs généreux, les regards de l'assemblée s'étaient portés vers le conquérant dont on attendait la résurrection de la patrie de Sobieski et de Kosciuszko.

Les corps des maréchaux Ney, Macdonald, Oudinot

et du roi de Naples, viennent se ranger l'un après l'autre sur les bords de la Dwina, qui protège les Russes dans leur camp retranché de la Drissa, où l'empereur Alexandre, ayant Barclai de Tolly sous ses ordres, attend avec anxiété des nouvelles de ses autres généraux dispersés au loin, et surtout de Bagration. Mais le roi de Westphalie a perdu deux fois un temps précieux pour la poursuite de l'arrière-garde de ce général; et si Davoust, chargé de la détruire, a montré beaucoup d'audace et de fermeté devant elle, il n'est pas sorti ou n'a pu sortir à propos de Minsk pour l'écraser.

Néanmoins Napoléon, convaincu de la possibilité de réparer encore le mal, transmet de nouvelles instructions à son lieutenant, ainsi qu'au roi Jérôme, et prescrit au prince de Schwarzenberg, qu'il a lancé aussi sur les traces de Bagration, de venir se placer entre la forêt de Bobruisk et les marais de Pinsk. Tel est l'emploi connu des dix-sept jours passés à Wilna, et qu'on a tant reprochés au grand capitaine accoutumé à terrasser ses ennemis par des coups de tonnerre.

Alexandre, dans sa proclamation, avait juré de combattre et de vaincre dans son camp retranché de la Drissa; Napoléon marche à sa rencontre pour lui livrer bataille. Mais, à son approche, le czar ordonne d'évacuer ce camp fameux, fruit d'une année de travaux immenses, tandis qu'il va se rendre à Saint-Petersbourg afin de presser la levée générale que réclame le salut de son empire. L'abandon subit du camp de la Drissa présente à nos armes une guerre toute nouvelle. D'après les ordres de Napoléon, tous nos corps d'armée, partis du Niémen à des époques et par des routes différentes, arrivent le même jour sur les rives de la Duna; mais on ne trouve plus que des traînards au delà du fleuve.

Une action acharnée eut lieu au delà d'Ostrowno avec les corps de Pahlen et d'Ostermann. L'empereur survint au moment nécessaire pour achever la seconde victoire, en chassant l'ennemi d'un bois dans lequel on n'avait pas osé s'engager et paraissait vouloir tenir après sa retraite. Le 27 juillet, l'Empereur présent à l'avant-garde, fut témoin d'un autre engagement avec dix mille hommes de cavalerie et d'infanterie russe. L'avantage de leur position, l'artillerie qu'ils démasquèrent, l'obligation où nous étions de passer devant eux, sur un seul petit pont, le ravin qui les défendait, rien ne put empêcher leur défaite. C'est là que deux cents voltigeurs parisiens, du 9e de ligne, excitèrent l'admiration de toute l'armée par une héroïque et victorieuse résistance à une nuée de lanciers ennemis.

Les deux armées en présence n'étaient plus séparées que par le ruisseau de la Lutchissa. Barclai de Tolly paraît vouloir accepter la bataille, qu'il ne peut éviter sous peine de renoncer entièrement à sa réunion avec Bagration; mais tout à coup un courrier de Bagration, sauvé de nos mains par miracle, fait reculer Barclai, et nous livre tout le pays entre la Duna et le Borystène, avec Witepsk entièrement abandonné de ses habitants.

Napoléon accorde, autour de cette ville, un repos nécessaire à son armée. La plus puissante activité signale sa présence à Witepsk. Recevoir les dépêches, dicter les ordres, veiller sur les subsistances, sur le service des hôpitaux, sur les besoins de ses soldats, s'enquérir de leurs souffrances, leur distribuer des récompenses pour leurs exploits; administrer, gouverner avec autant de régularité qu'aux Tuileries, voilà l'emploi de ses jours; ses nuits sont consacrées aux plus hautes méditations de la guerre, et aux moyens d'assurer le succès d'une campagne qui peut terminer enfin la lutte avec l'Angleterre.

Tandis que les Russes quittaient les environs de Smolensk pour marcher droit sur Witepsk, le génie de Napoléon, enflammé par la grandeur des circonstances comme par l'importance du but, enfanta l'admirable conception de se porter rapidement sur la rive gauche du Dniéper, de surprendre Smolensk, de repasser le fleuve sur les ponts de cette ville, et de revenir attaquer en queue les corps qui l'ont quittée. En quarante-huit heures, cent quatre-vingt-cinq mille hommes ont exécutés ce mouvement avec une telle précision et un tel secret, que les deux généraux ennemis, apprirent seulement par Smolensk le danger qu'ils couraient.

Pendant les marches incertaines de Bagration et de Barclai de Tolly, Smolensk, prise au dépourvu, n'aura personne pour fermer ses portes aux Français victorieux dans deux combats. Bagration, instruit le premier de cette habile manœuvre retourne sur ses pas; Barclai le suit bientôt. La ville allait tomber, le 16 août, au pouvoir des troupes du maréchal Ney, quand elle est secourue par l'arrivée dans ses murs des vingt mille hommes de Rajewski, que Bagration ne tarde pas à appuyer avec trente autres mille hommes.

L'action commence le 17, à deux heures après midi, par l'attaque des faubourgs de Roslaw et de Mitislaw, confiée aux généraux Morand et Gudin. Sur la gauche du Dniéper, le général Ledru, placé sous les ordres du maréchal Ney, pénètre dans le faubourg de Krasnoï; nous trouvons partout une opiniâtre résistance. Vers notre droite, les Polonais, que conduit Poniatowski, en-

flammés à la vue de Smolensk, théâtre des exploits de leurs pères, et attachée pendant un siècle à la Lithuanie, enveloppent le faubourg Nicolskoï, où a lieu un affreux carnage. La cavalerie du général Bruyères, après avoir chassé celle des Russes des abords du faubourg de Raczewska, occupe un plateau qui domine la ville ; c'est de là que bientôt une batterie de soixante pièces tire à mitraille sur les masses qui couvraient le bord opposé. A cinq heures, tous les faubourgs de la rive gauche sont emportés avec la plus rare intrépidité, sous les yeux de l'Empereur, qui voit l'ennemi acculé au pied des murs. Le corps tout entier de Baggowouth vient au secours de Doctoroff, réduit à la dernière extrémité. Le prince Eugène de Wurtemberg, avec une division de grenadiers, s'élançe pour disputer à Davoust la porte Malakouska ; d'un autre côté, le maréchal Ney, devenu maître d'une position hors de Smolensk, après un combat obstiné, va pénétrer par la brèche du bastion ; un nouveau renfort s'oppose à son dessein, tandis que deux bataillons de la garde russe secondent ceux qui luttent à la porte Nicolskoï contre les Polonais victorieux. A six heures du soir, le canon bat les murailles de la ville ; des obus dépostent les Russes des ouvrages avancés ; en même temps, les batteries disposées par le général Sorbier, enfilent tous les chemins couverts, dont l'occupation devient dès lors impossible aux ennemis. L'assaut se prépare. Pour en rendre l'effet décisif, et enfermer la garnison dans un cercle de feu dont elle ne puisse sortir, nous avons resserré la place du côté du Dniéper, et nos pièces foudroient les passages des ponts. Smolensk, qui ne saurait nous échapper, va nous livrer les restes formidables de ses quarante mille défenseurs ; mais Barclai les rappelle à la faveur de la nuit. Nous entrons dans Smolensk, au milieu des flammes et des débris qu'elles achevaient de dévorer.

Cette journée, où cent mille hommes furent engagés de part et d'autre, attestait notre supériorité sur un ennemi protégé par des fortifications, par un grand fleuve, et par tous les avantages d'une position admirable ; elle causa des pertes immenses aux Russes, et nous coûta aussi bien cher. Le récit d'une action aussi acharnée, qui ne donnait à Napoléon qu'une ville en cendres, produisit en France une impression douloureuse comme le bulletin de la bataille d'Eylau. Quelques-uns des chefs de l'armée commencent à faire des réflexions pénibles et mêlées de découragement. Napoléon demeure inébranlable dans ses desseins, mais non pas inaccessible à la pitié ; ses secours et ses ordres sauvent tout ce qu'on

peut sauver dans un tel désastre ; il est à la fois la providence des vaincus et des vainqueurs. Cependant il pousse en avant le maréchal Davoust, les divisions Gudin et Compans, la cavalerie du général Bruyères et celle du roi de Naples, sur les traces de Barclai de Tolly ; il commande aussi à Junot de se placer derrière l'ennemi, au delà des défilés de Valoutina.

Barclai de Tolly, qui s'était d'abord retiré sur Saint-Pétersbourg, avait ensuite changé de marche, et opérait pour se réunir à Bagration sur le chemin de Moscou. Napoléon, qui l'apprend, y'envoie en toute hâte le maréchal Ney. Celui-ci trouve, de hauteur en hauteur, un ennemi qui résiste et recule tour à tour ; à chaque pas, le nombre augmente devant nous. Napoléon expédie des renforts à son lieutenant, et charge en même temps le général Gourgaud d'aller s'informer de l'état des choses. A minuit, cet officier revient. Les renforts sont arrivés ; le maréchal a livré un combat aussi terrible que glorieux ; mais Junot, après avoir passé le Dniéper au point indiqué, n'a pas suivi les ordres de l'Empereur.

(à suivre.)

NAPOLÉON AU CAMP DE BOULOGNE

La politique anglaise, si bien servie par l'événement qui avait ensanglanté le palais des Czars, entraînait le jeune Alexandre dans un système d'hostilité contre Napoléon et son nouvel empire. L'Empereur, dans la prévoyance d'une rupture prochaine avec la Russie, allait inspecter l'armée qu'il avait commencé de rassembler sur les côtes de La Manche, et disposer ses soldats à une nouvelle campagne continentale, tout en paraissant menacer ses adversaires d'outre mer.

Dans ces sortes d'occasions, il arrivait à Boulogne au moment où on l'y attendait le moins, parcourait les divers camps, et était déjà de retour dans son cabinet des Tuileries, que ceux qui étaient à Boulogne le croyaient encore au milieu d'eux.

A peine descendu de voiture, il montait à cheval et y restait quelquefois jusqu'à la nuit. Il ne rentrait pas au quartier-général qu'il n'eût visité le moindre atelier, qu'il n'eût parlé à tous les chefs des nombreux services qu'il organisait en même temps.

Une fois, il partit de Saint-Cloud le 18 juillet 1804. deux jours après la cérémonie qui avait eu lieu aux Invalides à l'occasion des nouveaux drapeaux qu'il avait donnés à l'armée. Les troupes qui étaient à Boulogne s'occupaient encore des préparatifs de la réception qu'elles

voulaient lui faire (car l'Empereur avait annoncé qu'il irait lui-même distribuer les croix de la Légion d'honneur à l'armée de Boulogne), lorsqu'elles l'aperçurent tout à coup, monté sur une petite barque, au milieu du port. Il examinait les travaux, encourageait les ouvriers, et pressait les ingénieurs en leur disant d'un ton d'humour :

— Messieurs, nous n'en finirons jamais !

Son incroyable activité semblait l'avoir multiplié : on le voyait partout. Presque toutes les troupes qui étaient en France avaient été réunies en divisions et cantonnées sur les côtes, depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à celle de la Seine. L'armée de Boulogne se composait alors d'environ 150,000 hommes d'infanterie et de 80,000 cavaliers.

Ces troupes avaient été occupées et disciplinées à la manière des Romains ; chaque heure avait son emploi ; le soldat quittait son fusil pour prendre la pioche. Les ponts-et-chaussées avaient eu d'immenses travaux à faire. On avait creusé le port, construit une jetée et un pont de hallage, et ouvert d'immenses bassins pour recevoir les bâtiments de la flottille.

Dans un de ses bassins, que Napoléon visita le lendemain de son arrivée, un jeune soldat de la garde, enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux tirait de toutes ses forces, sans pouvoir la dégager ; une brouette encore plus embourbée, que lui. Il jurait en véritable charretier embourbé, lorsqu'il aperçut, à quelque distance derrière lui, l'Empereur accompagné de Berthier. Aussitôt il se mit à chanter d'un ton sentimental le rondeau d'un opéra-comique alors fort en vogue à Paris, et qui finissait ainsi :

“ Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours ”

Napoléon ne pu s'empêcher de sourire ; il fit signe au soldat de venir à lui. Celui-ci accourut en passant coquettement ses doigts dans ses cheveux pour se donner un air présentable.

— Ah ! ah ! monsieur le troubadour ; de quel pays êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— De Paris, Sire.

— Je l'aurais parié. Vous êtes dans ma garde à ce que je vois : dans quel régiment et depuis quand ?

— Dans le premier de grenadiers, et Sire, depuis que vous êtes Empereur.

— En ce cas, jeune homme, il y a trop peu de temps pour que je vous fasse sous-officier, n'est-ce pas ?

—Sire, Votre Majesté en a cependant le droit : elle a même celui de me faire officier.

—Le croyez-vous ?

—Parole d'honneur, Sire, reprit le soldat avec un sérieux imperturbable et en portant le revers de la main à son front.

—Eh bien ! moi, je n'en suis pas certain, répliqua l'empereur en lui rendant ironiquement son salut par un léger signe de tête ; mais conduisez-vous bien, ne faites pas tant de roulades, et je vous ferai nommer sergent l'année prochaine ; après cela, si vous avez de l'ambition et que vous vouliez l'épaulette, c'est sur le champ de bataille que vous la trouverez ; c'est là que j'ai ramassé les miennes, moi ! je ne vois pas pourquoi je vous favoriserais plus qu'on ne ma favorisais jadis.

—C'est juste, fit le soldat avec un geste de conviction. Cependant, Sire, vous n'avez pas trop à vous plaindre.

—Je ne me plains pas trop non plus. Berthier, ajouta Napoléon en s'adressant au major-général, prenez le nom de ce jeune homme ; vous lui ferez donner cinquante francs pour faire nettoyer son pantalon. Puis, se retournant du côté de son protégé, il reprit avec un demi-sourire : Etes-vous content, monsieur le Parisien ?

—Très-content, Sire, répondit le jeune soldat en sautant à la manière des gens du monde.

Et Napoléon continua tranquillement sa promenade au bruit des acclamations que poussaient les travailleurs accourus sur son passage.

Ce fut pendant ce séjour de l'Empereur à Boulogne que l'on vit s'achever, comme par enchantement, tous les établissements maritimes d'un grand port. On forma des magasins, on amassa des munitions. Jamais tête humaine ne conçut de projets si vastes, et surtout n'en fit marcher simultanément les différentes parties avec tant d'activité, d'ensemble et de précision. On construisit les bâtiments en même temps qu'on fonda l'artillerie, qu'on fila les cordages, qu'on tissa les voiles.

MEMOIRE DE FULTON SUR LA DECOUVERTE DE LA VAPEUR

Un soir, Napoléon se promenait lentement dans sa chambre en paraissant réfléchir, lorsque s'arrêtant tout à coup et jetant du côté de l'Angleterre un regard étincelant :

—Un bon vent et trente-six heures ! s'écria-t-il.

Constant arriva avec un volumineux paquet de lettres. Napoléon regarda la suscription et le timbre de chacune d'elles et les jeta par terre les unes après les autres ; mais il décacheta le paquet expédié du ministère de l'intérieur. Après avoir regardé longtemps un grand cahier, il sauta tous les feuillets pour arriver au dernier, où il lut cette signature :

JONES FULTON, *Ingenieur.*

—Ah ! ah ! fit-il, le voilà donc enfin ce fameux Mémoire ! Puis, ayant compté les feuillets :

—C'est trop long pour être lu ce soir, ajouta-t-il en posant le cahier au chevet de son lit ; nous examinerons cela demain matin à tête reposée.

Le lendemain, à cinq heures du matin, par un magnifique soleil d'été, Napoléon, coiffé d'un madras à larges rais négligemment noué sur son front, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux noirs et lisses, et vêtu d'une robe de chambre et d'un pantalon à pieds de molleton blanc, avec les pantoufles vertes, se promenant dans sa chambre à coucher et tenant dans ses mains le cahier sur lequel il n'avait fait que jeter les yeux la veille. Il le feuilletait et le refeilletait : c'était le *Mémoire* que l'ingénieur Fulton lui avait adressé sur la puissance motrice de la vapeur, appliquée aux bateaux plats destinés à opérer la descente en Angleterre. Ce rapport commençait ainsi :

« Sire, la mer, qui vous sépare de votre ennemi, lui « donne sur vous un immense avantage. Servi tour à « tour par les vents et par les tempêtes, il vous insulte « impunément, il vous brave dans son île inaccessible « pour vous. Eh bien ! cet obstacle qui le protège je « puis le faire disparaître ! . . . Je puis, malgré tous ses « vaisseaux, en tout temps et en peu d'heures, transpor- « ter votre armée sur son territoire, sans craindre les « tempêtes et sans avoir besoin du secours des vents ! . « Mes moyens, Sire, les voici, etc. »

Napoléon interrompait de temps en temps sa lecture, et à chaque fois, regardant fixement devant lui, sans cependant arrêter ses yeux sur aucun objet, laissait échapper des paroles telles que celles-ci :

—Si cet homme dit vrai, je lui donne une couronne... Si cet homme est certain de ce qu'il avance, les peuples lui élèveront un jour des statues d'or.

Pendant plus d'une heure que dura la lecture du *Mémoire* de Fulton (car l'Empereur la suspendait pour songer à ses conséquences), il parut entièrement absorbé par la nouveauté et le grandiose du projet qui lui était sou-

mis. Enfin il appela Constant, qui couchait en dehors sur un matelas posé en travers de sa chambre et lui dit :
—Courez au logement de Daru, et qu'il vienne à l'instant.

Lorsque l'intendant-général de l'armée arriva, il trouva Napoléon dans la salle du conseil, debout, les bras croisés sur sa poitrine, et comme en contemplation devant l'immense carte qui tapissait cette pièce.

—Ah ! ah ! vous voilà, Daru ; bonjour ! Asseyez-vous là à ma place, et écrivez ce que je vais vous dicter.

Comme il n'y avait dans cette salle qu'un seul siège. Daru hésita en voyant que l'Empereur allait nécessairement rester debout devant lui.

—Mais . . . Sire, dit-il avec embarras, Votre Majesté ne peut pas.

—Attendre ! . . . C'est vrai ! interrompit Napoléon, qui avait deviné le scrupule de Daru. Allons ! allons ! reprit-il.

Et, passant lestement derrière cet administrateur, il lui appliqua les deux mains sur les épaules, et le fit asseoir de force en lui disant :

—Écrivez ! C'est au ministre de l'intérieur.

« Monsieur de Champagny, je viens de lire le projet « du citoyen Fulton, ingénieur, que vous m'avez adressé « beaucoup trop tard, en ce qu'il peut changer la face du « monde. Quoi qu'il en soit, je désire que vous en défé- « riez l'examen à une commission composée de membres « choisis par vous, dans les différentes classes de l'Ins- « titut. C'est là que l'Europe savante irait chercher « des juges pour résoudre la question dont il s'agit. Une « grande vérité, une vérité physique, palpable, est de- « vant mes yeux, ce sera à ces Messieurs de la voir et « de la saisir. Aussitôt leur rapport fait, il vous sera « transmis et vous me l'enverrez. Tachez que tout cela « ne soit pas l'affaire de plus de huit jours, car je suis im- « patient. Sur ce, monsieur de Champagny, je prie « Dieu de vous avoir en sa digne garde.

« De mon camp de Boulogne, ce 21 juillet 1804.

« NAPOLÉON. »

—Maintenant, continua l'Empereur, expédiez sur-le-champ une estafette.





Mariage religieux de Napoléon et Marie-Louise



L'Archiduc Jean d'Autriche



A LA BATAILLE DE ZNAÏM, 11 JUILLET 1809

US ET COUTUMES DE TOUS LES PAYS



TOILETTE DE LA MARIÉE, EN NORVEGE

BEAUX-ARTS



MANON, d'après ADNREOTTI

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE.

Le récit est continué par Marian
Halcombe.

IV

La comtesse me fit faire, à très-petits pas, le tour du grand bassin. Je m'étais attendue à quelque confiance extraordinaire, et m'étonnai de voir que la communication solennelle de madame Fosco se bornait à m'assurer poliment de la sympathie que je lui inspirais depuis la scène de la bibliothèque. Son mari lui avait parlé de tout ce qui s'y était passé, et de la conduite insolente que sir Percival avait tenue envers moi. Elle en était si choquée, si peinée, pour mon compte et pour celui de Laura, qu'elle avait arrêté, si quelque chose de pareil arrivait encore, de marquer en quittant le château, sa désapprobation des procédés de sir Percival. Le comte avait approuvé son idée ; elle espérait bien que je l'approuverais à mon tour.

Je trouvais la démarche assez singulière de la part d'une personne aussi remarquablement réservée que l'était madame Fosco, — et surtout après les paroles un peu vives que nous avions échangées, le matin même, durant la conversation tenue au bord du lac. Néanmoins, mon devoir était bien clairement d'accueillir avec une courtoisie affectueuse les avances cordiales et polies d'une femme plus âgée que moi. Je répondis en conséquence à la comtesse sur le ton qu'elle avait pris ; en jugeant

ensuite que, de part et d'autre, tout le nécessaire était dit, j'essayai de rentrer au château.

Mais madame Fosco paraissait résolue à ne point se séparer de moi, et, — ce qui m'étonna bien d'avantage, — résolue à bavarder. Elle, jusqu'alors la plus silencieuse des femmes me poursuivait maintenant de lieux communs, abondamment développés, sur les rapports des femmes avec leurs maris, sur le désaccord de sir Percival et de Laura, sur son propre bonheur conjugal, sur la conduite que feu M. Fairlie avait tenue vis-à-vis d'elle dans l'affaire du legs, et sur une demi-douzaine d'autres sujets, si bien qu'elle me retint à faire et à refaire le tour du bassin, pendant une bonne demi-heure au bout de laquelle j'étais aussi lasse qu'ennuyée. Soit qu'elle s'en aperçut ou non, — ce que je ne puis dire, — elle s'arrêta tout aussi soudainement qu'elle avait commencé, — jeta un regard vers la porte du château, — reprit en un instant ses manières glaciales, d'elle-même lâcha mon bras, tandis que je cherchais encore un prétexte pour me débarrasser de ces confidences intimes.

En poussant la porte pour rentrer dans le vestibule, je me retrouvai tout à coup face à face avec le comte. Il mettait justement une lettre dans la boîte.

L'opération terminée, il me demanda où j'avais laissé madame Fosco. Je le lui dis, et il sortit par la porte du vestibule, immédiatement pour aller rejoindre sa femme. Le ton qu'il avait pris en me parlant était si extraordinairement calme je dirai presque abattu, que je me retournai pour le suivre du regard, me demandant s'il était malade, ou seulement de mauvaise humeur.

Pourquoi ma première démarche fut-elle ensuite d'aller tout droit vers la boîte, d'en retirer ma lettre, et de l'examiner attentivement sous le coup d'une vague méfiance ? Pourquoi ce second examen fit-il naître immédiatement dans mon es-

prit l'idée d'apposer, pour plus de sécurité, mon cachet sur l'enveloppe ? — Ce sont là des mystères que je ne saurais comment approfondir. Les femmes, chacun le sait, agissent continuellement en vertu d'impulsions qu'elles ne pourraient s'expliquer à elles-mêmes ; je me borne donc à supposer qu'une de ces impulsions fut la cause cachée de mon inexplicable conduite en cette occasion.

À quelque influence que j'eusse obéi, je dus me féliciter d'y avoir cédé, aussitôt que je m'apprêtais, revenue dans ma chambre, à sceller ma lettre. J'avais primitivement fermé l'enveloppe, ainsi que cela se fait, en humectant l'extrémité gommée et en l'appuyant sur le papier qu'elle recouvre, et lorsque je l'éprouvai du doigt, après trois grands quarts-d'heure écoulés, l'enveloppe s'ouvrit à l'instant, sans rester collée et sans se déchirer. Peut-être ne l'avais-je pas suffisamment pressée ? peut-être y avait-il quelque défaut dans la gomme destinée à produire l'adhérence des deux papiers ?

Où peut-être... — Non ! cette conjecture qui s'offre à mon esprit me révolte, rien que d'y songer. Je n'aimerais pas à en souiller ces pages, sur lesquelles mon regard s'arrêtera plus d'une fois encore.

J'ai presque peur de demain, — tant il amènera d'incidents que ma prudence et mon sang froid peuvent seuls conduire à bonne fin. En tous cas, il y a deux précautions que je ne risque pas d'oublier. Il faut mettre un grand soin à garder vis-à-vis du comte les dehors de l'amitié, et il faudra bien faire le guet, au moment où arrivera le messenger de M. Kyrle, apportant la réponse à ma lettre.

(17 Juin.) — Lorsque l'heure du diner nous a réunis de nouveau, le comte Fosco était rendu à ses bonnes dispositions ordinaires. Il s'efforçait de nous amuser comme s'il eût eu à cœur d'effacer de nos souvenirs tout ce qui s'était passé, cette après-midi, dans la bibliothèque.

Ses aventures de voyage vivement racontées, d'amusantes anecdotes sur les personnages remarquables qu'il a rencontrés à l'étranger, des comparaisons originales entre les coutumes sociales des diverses nations, les divertissantes confessions des innocentes folies de sa jeunesse, alors qu'il écrivait d'absurdes romans, taillés à la française, pour une feuille italienne de second ordre ; tout cela se succédait sur ses lèvres avec tant de naturel et de gaieté, tout cela faisait un appel en même temps si direct et si adroit à nos curiosités diverses, à l'intérêt dont chacune de nous était susceptible, que Laura et moi finîmes par l'écouter aussi attentivement, et, — voyez l'inconséquence ! — avec autant d'admiration que madame Fosco elle-même. Les femmes peuvent résister à l'amour d'un homme, à sa réputation, à ses avantages extérieurs, à sa prodigalité ; mais non pas à la langue dorée d'un homme qui sait comment leur parler.

Après le diner, tandis que l'impression favorable qu'il avait produite sur nous était encore dans toute sa vivacité, le comte se retira modestement pour aller lire dans la bibliothèque.

Laura proposa de nous promener dans l'enclos pour savourer les douceurs d'une longue soirée d'été. Les plus simples égards nous prescrivait de demander à madame Fosco s'il lui plairait de se joindre à nous ; mais, cette fois, elle avait sans doute sa consigne reçue d'avance, et nous pria de vouloir bien l'excuser :

— Le comte aura probablement besoin d'un nouvel approvisionnement de cigarettes, remarqua-t-elle par manière d'explication ; personne que moi ne peut les faire à son gré...

Laura et moi sortîmes ensemble.

La soirée était lourde, chargée de brouillards. L'air avait je ne sais quoi de desséchant ; les fleurs, dans le jardin, s'inclinaient sur leurs tiges. La rosée manquait au sol aride. Le couchant, que nous apercevions par delà les arbres immobiles,

était d'une teinte jaune pâle, uniforme et triste, et le soleil s'abîmait lentement derrière un voile de brunes. La pluie semblait devoir tomber bientôt, l'arrivée des ténèbres en donnerait probablement le signal.

— De quel côté irons-nous ? demandai-je.

— Vers le lac, Marian, si vous voulez bien, répondit-elle.

Je ne m'explique pas, Laura, le goût que vous avez pour cet affreux lac.

— Pour le lac lui-même, non ; mais pour le paysage qui l'environne. Les sables et la bruyère, et les épicéas, sont dans cet immense domaine les seuls objets qui me rappellent Limmeridge. Pourtant, si vous le préférez, nous prendrons d'un autre côté.

— Je n'ai pas, à Blackwater-Park, de promenades favorites, bonne et chère enfant. L'une vaut l'autre à mes yeux. Partons pour le lac ; — il fera peut-être plus frais dans ce grand espace ouvert qu'au milieu de nos bois clos de toutes parts.

Nous marchâmes en silence parmi les plantations où le jour pénétrait à peine. La pesanteur de l'air du soir nous accablait toutes deux ; et, parvenues une fois à la petite hutte dont il a déjà été question, nous fûmes charmées de pouvoir y entrer pour nous asseoir et prendre un peu de repos.

Un brouillard blanc planait à quelques pieds au-dessus du lac : dominant cette vapeur, la bordure épaisse et brune des arbres placés sur la rive opposée semblait comme une forêt naine flottant en plein ciel ; ses terrains sablonneux — qui, de l'endroit où nous étions, s'abaissaient en pente douce, — s'allaient perdre mystérieusement à la limite extérieure du brouillard. Le silence était horrible. Ni frémissements de feuilles, — ni chants d'oiseaux dans le bois, — ni gibier d'eau criant parmi les marécages du lac voilé. Les grenouilles mêmes, ce soir-là, suspendaient leur coassement monotone.

— Tout ceci est bien sombre, bien dé-

solé, dit Laura ; mais ici, plus que partout ailleurs, nous pouvons nous assurer d'être seules.

Elle s'exprimait avec calme, laissant errer sur ce désert de sables et de brouillards ses yeux fixes et pensifs. Je pouvais deviner que sa pensée était trop absorbée pour subir ces pénibles impressions du dehors qui déjà pesaient sur la mienne.

— Je vous ai promis, Marian, commençait-elle, de vous dire, au lieu de vous le laisser deviner, ce qu'a été mon existence depuis que je suis mariée. Ce secret est le premier que jamais j'aie gardé vis-à-vis de vous, chère aimée, et je me suis promis qu'il serait le dernier. C'est pour vous que je me taisais, comme vous le savez, — et peut-être aussi, en même temps, un peu pour moi. Il est fort pénible pour une femme, d'en être réduite à confesser que l'homme à qui elle a donné toute sa vie est celui de tous qui se soucie le moins de cet irrévocable don. Si vous-même vous étiez mariée, chère sœur, — et plus particulièrement si vous étiez heureuse en ménage, — vous auriez pour moi les sentiments de pitié que ne peut éprouver si sincèrement bonne qu'elle soit d'ailleurs une femme dans votre condition.

Quelle réponse pouvais-je trouver à ceci ? Je dus me borner à prendre sa main et à la contempler, autant que mes yeux humectés me le permirent, d'un regard où j'avais mis toute mon âme.

— Que de fois, continua-t-elle, que de fois je vous ai entendue plaisanter de ce que vous appeliez votre "pauvreté" ? Que de fois vous m'avez adressé d'ironiques félicitations sur mes "richesses" ! Oh ! Marian, ne plaisantez plus jamais sur tout cela !.. Remerciez Dieu d'être pauvre ; c'est ce qui vous a rendue maîtresse de vos destinées ; c'est ce qui vous a préservée du lot fatal qui m'est échu.

Triste préface sur les lèvres d'une jeune femme, — triste, surtout, à cause de l'exacte vérité qu'elle exposait avec ce cal-

me naïf. Le peu de jours que nous venions de passer ensemble à Blackwater-Park avaient bien suffi pour me laisser voir — pour laisser voir à tous — dans quelles vues son mari l'avait épousée.

— Je ne vous affligerai pas, continua-t-elle, en vous disant combien tôt commencèrent mes désappointements et mes épreuves, — ou même en vous racontant en détail ce qu'ils furent. Il est bien assez triste de les avoir à jamais dans mon souvenir. Je n'ai qu'à vous faire savoir comment fut reçu le premier et dernier essai de remontrance que je me sois jamais permis, pour vous donner une idée complète des procédés que "il" a toujours eu vis-à-vis de moi.

C'était à Rome, un jour où nous étions sortis ensemble, à cheval, pour aller au tombeau de Cecilia Matella. Le ciel était calme et charmant ; — la grande ruine antique se montrait sous ses plus beaux aspects ; — et la pensée qu'autrefois la tendresse d'un époux avait consacré ce monument à la mémoire d'une femme adorée, venant tout à coup m'attendrir, me fit éprouver pour mon mari un sentiment dont jusqu'alors je ne m'étais pas crue capable : — Percival lui demandai-je, me bâtiriez-vous un tombeau comme celui-ci ? Vous m'avez bien des fois parlé de votre amour, avant notre mariage, et, depuis lors, cependant... — Je ne pus rien ajouter, Marian ! il ne me regardait même pas !.. Je baissai mon voile, jugeant mieux de ne pas lui laisser voir mes yeux qui se remplissaient de larmes.

Je croyais qu'il n'avait prêté aucune attention à mes paroles ; mais il les avait parfaitement entendues. — Partons ! me dit-il, riant en lui-même, tandis qu'il me remplaçait sur mon cheval. Il remonta sur le sien, et le même rire sardonique crispait encore ses lèvres au moment où nous partimes. — Si je vous bâtis une tombe, ce sera bel et bien de votre argent, reprit-il. Je me demande si Cecilia Matella était

une héritière, et si sa dot a payé son sarcophage. — Je ne répondis point ; .. et qu'aurai-je pu dire, pleurant derrière mon voile ? — Ah ! recommença-t-il vous autres blondes, vous êtes toutes plus ou moins boudeuses. Que vous faut-il, voyons ?... des compliments, des flagorneries ? Eh bien ! je suis en bonne veine, ce matin. Veuillez regarder les compliments comme faits, et mettre vous-même en madrigaux tout ce que je pense de flatteur sur votre compte.

Les hommes quand ils vous disent de ces duretés, savent peu quels longs souvenirs elles nous laissent, et combien ces souvenirs nous font de mal. Il aurait mieux valu pour moi que j'eusse continué à pleurer ; mais son mépris sécha mes larmes et endurcit mon cœur. A partir de ce moment, Marian, je ne me suis jamais reproché de penser à Walter Hartright. J'ai laissé renaitre en moi, pour me consoler et m'affermir, la mémoire de ces journées heureuses où nous nous sommes, tant aimés sans nous le dire. A quelle autre source puiser des consolations ? Si vous eussiez été là, vous m'en auriez peut-être fourni de plus saines. Je sais que j'avais tort, ma chérie ; mais dites-moi si ce tort était sans excuse.

Je me vis contrainte à me détourner d'elle :

— Ne me faites point cette question, lui dis-je ; est-ce que j'ai souffert comme vous ! Quel droit ai-je donc à vous juger ?

— Je pensais à lui, répondit-elle, baissant la voix et se serrant contre moi, je pensais à lui quand Percival me laissait seule, le soir, pour aller se mêler aux gens de théâtre. Je me plaisais à chercher ce qu'eût été ma destinée s'il avait plu au ciel de me faire naître pauvre, et si j'étais devenue "sa" femme. Je me voyais d'ordinaire, alors, dans une petite robe pas bien chère, mais propre, l'attendant au logis pendant qu'au-dehors il eût gagné

notre pain, — assise à son foyer et travaillant pour lui, et l'aimant d'autant mieux que j'aurais eu à travailler pour lui ; — le voyant revenir fatigué, lui retirant moi-même son chapeau, son habit ; — et Marian, le réjouissant de quelques petits mets bien simples que, pour l'amour de lui, j'aurais appris à préparer moi-même. — Oh ! j'espère bien qu'il n'est jamais assez seul ni assez triste pour penser à moi, pour évoquer mon image comme j'ai pensé à lui, comme la sienne m'est apparue ! . .

Tandis qu'elle prononçait ces tristes paroles, sa voix avait repris la tendresse vibrante, son visage avait repris la frémissante beauté qui les caractérisaient jadis, et que j'avais pu croire perdues. Ses yeux s'arrêtaient sur la scène désolée, déserte, presque sinistre, qui était devant nous, avec le même regard d'amour que si, dans le ciel obscur et menaçant, ils eussent revu les collines aimées de notre cher Cumberland.

— Ne me parlez plus de Walter, lui dis-je, dès que j'eus repris quelque empire sur moi-même. Oh ! désormais, Laura, épargnons-nous, à toutes deux, l'amertume de son souvenir ! . . Elle se releva, et me regardant avec tendresse :

— Plutôt que de vous causer un instant de peine, répondit-elle, j'aimerais mieux me taire à jamais sur lui.

— C'est dans votre intérêt, c'est pour vous, repris-je m'excusant, que je vous adresse cette prière. Si votre mari vous entendait . .

— S'il m'entendait, ce serait sans le moindre étonnement . .

Cette étrange réponse me fut faite avec le calme froid d'un cœur las de tout. Et le changement survenus dans son attitude, tandis qu'elle parlait ainsi, m'étonna dit presque autant que ses paroles elles-mêmes.

— Sans le moindre étonnement ? répétai-je ; Laura ! songez à ce que vous dites ! . . Vous m'épouvantez !

— C'est pourtant la vérité, reprit-elle ; c'est ce que je voulais vous dire aujourd'hui, lorsque nous causions ensemble dans votre chambre. Quand naguère je lui ouvris mon cœur, à Limmeridge, mes aveux, limités comme ils l'étaient, ne pouvaient nuire à personne. — Vous-même, Marian, vous en aviez jugé ainsi. Je ne lui ai caché que le nom, — et ce nom, il l'a découvert . .

Je l'entendais, mais la surprise me coupait la parole. Ses derniers mots venaient de tuer le peu d'espérance qui vivait encore en moi.

— C'est à Rome que ceci est arrivé, continua-elle, toujours aussi calme et toujours aussi froide. Nous assistions à une petite soirée donnée à la colonie anglaise par des amis de sir Percival, — master et mistress Markland. Cette dernière a la réputation de dessiner avec beaucoup d'habileté ; quelques-uns des convives la décidèrent, par leurs instances, à nous montrer ses croquis. Nous lui en fîmes tous compliment ; — mais dans ce que j'avais dit, quelque chose attira particulièrement son attention : — Vous dessinez aussi ! me dit-elle.

Autrefois, répondis-je, c'était un de mes plaisirs ; mais je n'étais qu'une écolière, et j'y ai complètement renoncé.

— Si vous avez dessiné autrefois, me dit-elle, ce goût-là vous reviendra quelque jour ; et pour le cas où ma prévision se réaliserait, j'aurais un professeur à vous recommander.

Je ne répondis rien (vous savez pourquoi, Marian) et voulus changer de conversation. Mais mistress Markland tenait à son idée. J'ai eu bien des maîtres : continua-t-elle ; le meilleur de tous cependant, le plus intelligent et le plus attentif, était un certain M. Hartright. Si jamais vous revenez au dessin, essayez de lui. C'est un jeune homme très-modeste, très-bien élevé . . je suis sûre qu'il vous plaira . .

Pensez à l'effet de ces paroles, qui m'é-

taient adressées publiquement, en présence d'étrangers invités afin qu'on leur présentât les nouveaux mariés ! Je fis, pour me maîtriser, tout ce qui dépendait de moi . . Pas un mot ne sortit de mes lèvres, et je me penchai sur les dessins, comme pour les examiner de plus près. Lorsque je me hasardai à relever la tête, mes yeux rencontrèrent ceux de mon mari, et je lus dans sa physionomie que mon visage m'avait trahit.

Quand nous retournerons en Angleterre, dit-il sans cesser de me regarder, nous verrons à trouver ce M. Hartright. Je le pense comme vous, mistress Markland, et . . je crois qu'il ne saurait manquer de plaire à lady Glyde . . La manière dont il avait souligné ces derniers mots fit monter le sang à mes joues, et je sentis mon cœur qui battait à m'étouffer. Rien de plus ne fut dit. — Nous nous retirâmes de bonne heure.

En me ramenant à l'hôtel, en voiture, il ne prononça pas un seul mot. Il m'offrit la main pour descendre et me suivit sur l'escalier, comme d'habitude. Mais, à peine arrivés dans le salon, il ferma la porte à clé, me poussa dans un fauteuil, et, les mains toujours appuyées sur mes épaules, sa tête penchée au-dessus de la mienne :

— Je n'ai jamais cessé, dit-il, depuis le jour où, à Limmeridge, vous me fîtes cette confession audacieuse, de chercher à découvrir l'homme dont il sagissait. Ce soir, votre visage me l'a révélé. Cette homme était votre professeur de dessin, et il se nomme Hartright. Vous aurez à vous en repentir, et il s'en repentira lui-même jusqu'à votre dernière heure à tous deux ! . . Allez dormir, maintenant, et voyez-le dans vos rêves, si cela vous plaît, les épaules labourées par ma cravache ! . .

Depuis lors, toutes les fois qu'il est irrité contre moi, il revient sur ce que je lui ai avoué en votre présence, tantôt raillant, tantôt menaçant. Je n'ai aucun moyen

d'empêcher qu'il n'abuse de la confiance que j'ai mise en lui, pour en faire la base de ses odieux soupçons. Je ne puis ni le forcer à me croire, ni lui fermer la bouche. Vous sembleriez étonnée, aujourd'hui, quand vous l'avez entendu me dire que, l'épousant, j'avais fait de nécessité vertu. Vous ne serez plus étonnée, maintenant, quand vous l'entendrez, à son premier moment de colère, répéter cet abominable propos . . Oh ! laissez, Marian ! laissez ! . . vous me faites mal . .

Je l'avais prise dans mes bras, et sous l'aiguillon, sous l'angoisse de mes remords, leur étreinte convulsive la tenait à demi-étouffée. Oui ! mes remords ! Le pâle désespoir empreint sur le visage de Walter, alors que, dans le pavillon d'été, à Limmeridge, mes cruelles paroles lui allaient au cœur, me réapparaissait comme un silencieux et insupportable reproche. J'avais montré de la main, à cet homme que ma sœur aimait, le chemin qui, pas à pas, le conduisait hors de son pays, l'éloignait de toutes ses affections. Entre ces deux jeunes cœurs, je m'étais placée, inflexible, pour les séparer à jamais l'un de l'autre, — et, en témoignage de ce que j'avais fait alors, leur deux existences gisaient, pour ainsi dire, à mes pieds, écroulées, perdues à jamais. Oui, j'avais fait tout ceci, et je l'avais fait pour sir Percival Glyde . . Pour sir Percival Glyde ! . .

* * *

Je l'entendais parler encore, et devinais, au ton de sa voix qu'elle essayait de me consoler et de me rendre courage, — à moi qui ne méritais rien d'elle, si ce n'est un silence plein de reproches. Je ne saurais dire combien je fus de temps à maîtriser le désespoir où s'abîmaient mes pensées. J'eus d'abord conscience des baisers qu'elle me prodiguait : mes yeux, ensuite, semblèrent rendus tout à coup à la perception des bêtises extérieures

compris que, machinalement, je regardais devant moi dans la direction du lac.

— Il est tard, l'entendis-je murmurer à mon oreille. Il fera noir dans la plantation. Elle me secouait le bras, et répétait : — Marian, il fera noir sous les arbres.

— Accordez-moi une minute de plus lui dis-je. une minute pour me remettre.

Je n'osais encore, me méfiant de mes émotions, la regarder au visage, et je tenais mes yeux fixés sur la scène que nous avions devant nous.

Il était trop tard, en effet. Le profil brun des arbres, qui naguère se découpait vivement sur le ciel, prenait peu à peu, dans l'obscurité croissante, le vague aspect d'une longue guirlande de fumées. La brume étendue au-dessus de nous, sur le lac, furtivement accrue et gagnant du terrain, avançait de notre côté. Le silence était aussi absolu que jamais, pourtant il avait perdu toute son horreur : il ne lui restait que la mystérieuse solennité de son calme profond.

Nous sommes loin du château, reprit elle à voix basse. Revenons-y sans plus tarder. Elle s'arrêta tout à coup, le visage tourné vers la porte de la hutte.

— Marian ! dit-elle, prise d'un tremblement nerveux. Ne voyez-vous rien ! Regardez !

— Où ?

— Là-bas, au pied de cette hauteur.

Mes yeux suivirent la direction de sa main étendue pour me montrer ce qui l'effrayait ; et alors je le vis, moi aussi.

Sur la bruyère déserte et dans l'éloignement, un être vivant se mouvait. Cette figure traversait alors le rayon de terrains sur lequel, de la hutte, planaient nos regards, et passait, se dessinant en noir, à la limite extérieure du brouillard. Elle s'arrêta, bien loin encore, en face de nous, — elle attendit, — et reprit sa



Nous entendîmes dans la profondeur du bois un soupir haletant et pénible. (page 250).

marche, progressant avec lenteur, le long des vapeurs blanches qui semblaient l'escorter et planer sur elle ; lentement, lentement elle avança ainsi, jusqu'à ce que, l'angle de la hutte où nous étions se plaçant entre elle et nous, elle cessât tout à coup d'être visible.

Nous étions toutes deux énervées par ce qui s'était passé entre nous ce soir-là. Quelques minutes s'écoulèrent avant que

Laura voulût se risquer dans les plantations, et avant que je prisse sur moi de la reconduire au château.

— Était-ce un homme ou une femme ? me demanda-t-elle tout bas, lorsque nous sortîmes enfin, et tandis que nous marchions dans l'humide obscurité de l'air extérieur.

— Je ne sais pas au juste.

— Qu'en pensez-vous ?

— On eût dit une femme.

— Je craignais que ce ne fût un homme, enveloppé d'un long manteau.

— Peut-être est-ce un homme. A ces clartés douteuses, il est impossible d'établir une conjecture certaine.

— Un instant, Marian ! J'ai peur, je ne vois pas le sentier. Si cette figure nous suivait ?

— Rien de moins probable, Laura ; il

n'y a réellement pas de quoi s'alarmer. Les bords du lac ne sont pas éloignés du village, et chacun est libre de s'y promener, le jour où la nuit. Ce dont il faut s'étonner, c'est que nous n'ayions pas déjà rencontré par ici, jusqu'à présent, la moindre créature vivante.

Nous étions maintenant dans les plantations. Il y faisait sombre, — si sombre, qu'il nous était assez difficile de suivre le sentier. Je donnais le bras à Laura, et nous revenions au logis de notre pas le plus rapide.

Avant que nous eussions fait la moitié du chemin, elle s'arrêta tout à coup, et me força de m'arrêter avec elle. La tête penché en avant, elle écoutait.

— Chut ! murmura-t-elle. J'entends quelque chose derrière nous.

— Des feuilles mortes, dis-je pour lui rendre courage, ou quelques menus rameaux détachés des arbres par le vent.

— Nous sommes en été, Marian ; et il n'y a pas le moindre souffle de brise. Ecoutez !

J'entendais le bruit, moi aussi ; — on eût dit le pas léger de quelqu'un marchant sur nos traces.

— N'importe quoi ou qui ce peut être, dis-je, avançons toujours ! D'ici à deux minutes, si nous avons quelque sujet d'alarmes, nous serons assez près du château pour que nos cris y parviennent.

Nous marchâmes plus vite ; — si vite que Laura était hors d'haleine, lorsque, ayant traversé les plantations, nous nous trouvâmes en vue des fenêtres éclairées.

Je fis halte un instant pour lui donner le temps de respirer. Au moment où nous allions reprendre notre marche, elle me retint encore, et, de la main, me fit signe qu'il fallait écouter une fois de plus. Nous entendîmes alors toutes deux, très-distinctement, derrière nous, dans la noire profondeur du bois, un soupir haletant et pénible.

— Qui est là ? criaï-je.

Pas de réponse.

— Qui est là ? répétau-je encore plus haut.

Suivit un moment où rien ne bougea, et nous entendîmes ensuite de nouveau ces pas légers, dont le bruit allait s'affaiblissant, — s'enfonçant peu à peu dans les ténèbres, — toujours de moins en moins distinct, — jusqu'à ce qu'il se fût absolument perdu dans le silence.

Nous nous élançâmes, du couvert où nous étions encore, sur la clairière ouverte devant nous ; nous la traversâmes en courant ; et aucune autre parole n'avait été échangée entre nous quand nous parvînmes au château.

Sous la clarté de la lampe qui éclairait le vestibule, Laura m'apparut, les joues blémies, les yeux effarés.

— Je suis à moitié morte de peur, disait-elle. Qui donc ceci pouvait-il être ?

— Nous tâcherons de le deviner demain, répondis-je. D'ici là, pas un mot, à qui que ce soit, de tout ce que nous avons pu voir ou entendre ?

— Et pourquoi tant de mystère ?

— Parce que le silence est plus sûr ; — et que nous avons, ici, besoin de sécurité.

J'envoyai immédiatement Laura dans sa chambre ; — je pris une minute pour ôter mon chapeau et lisser mes cheveux ; — puis, sous prétexte de chercher un livre, j'entraï dans la bibliothèque, voulant y commencer immédiatement mes investigations. Le comte y était assis, occupant de son ampleur le plus vaste fauteuil du château ; il fumait et lisait tranquillement, les pieds sur une ottomane, sa cravate en travers de ses genoux, le col de sa chemise ouvert et rabattu. Et madame Fosco y était assise, comme un bon petit enfant bien sage, à côté de lui sur un tabouret, fabricant des cigarettes. On ne pouvait soupçonner ni le mari ni la femme d'être sortis, ce soir-là, pour res-

fer tard au dehors, ni d'être revenus précipitamment au château. A peine mes yeux étaient-ils tombés sur les deux époux que ma visite dans la bibliothèque me parut n'avoir plus d'objet.

A mon entrée, le comte Fosco s'était levé dans un trouble poli, et se hâta de rattacher sa cravate.

— Oh ! je vous en prie, ne vous dérangez pas ! lui dis-je. Je viens tout bonnement chercher un livre.

— Tous les malheureux que le ciel a doués d'un embonpoint pareil au mien, pâtissent singulièrement de la chaleur, dit le comte, qui, du plus grand sérieux, se procurait un peu de fraîcheur au moyen d'un énorme éventail vert. Je voudrais pouvoir changer de tempérament avec mon excellente femme. Elle a aussi frais, dans ce moment, que les poissons de votre grand bassin.

La comtesse se laissa dégeler quelque peu, sous l'influence de la comparaison grotesque dont l'avait honorée son mari : — C'est pourtant vrai, miss Halcombe ; je n'ai jamais chaud, remarqua-t-elle, avec toute la modestie d'une femme, contrainte, après tout, de se reconnaître un mérite des plus rares.

— Est-ce que vous êtes sorties, ce soir, vous et lady Glyde ? me demanda le comte, tandis que, pour sauver les apparences, je prenais je ne sais quel volume sur les rayons de la bibliothèque.

— Oui ; nous sommes sorties pour prendre un peu l'air.

— Puis-je demander, sans trop d'indiscrétion, de quel côté vous êtes allées ?

— Du côté du lac, et jusqu'à l'embarcadère.

— Ah ! ah ! jusqu'à l'embarcadère ?

Dans d'autres circonstances, sa curiosité m'eût laissé quelque rancune. Mais je l'ai accueillie, ce soir, comme une preuve de plus que ni lui ni sa femme n'étaient mêlés en rien à la mystérieuse apparition du lac.

— Et, je suppose, pas de nouvelles aventures ? continua-t-il. Pas de nouvelles découvertes ? comme celle du chien blessé ?

Il fixait sur moi ses yeux gris, d'une profondeur insondable, qui avaient en ce moment cette splendeur froide, transparente, irrésistible, en vertu de laquelle je suis comme forcée de le regarder, si mal à mon aise que je me trouve en le regardant. A ces moments-là, dominée par une sorte d'inexprimable soupçon, il me semble que son intelligence pénétrante fouille, pour ainsi dire dans la mienne ; — et telle fut alors ma pensée.

— Non, lui dis-je d'un ton bref, aucune aventure, aucune découverte.

Je voulus ensuite détacher mon regard du sien, et quitter la galerie. Si étrange que cela puisse paraître, je ne crois pas que j'y fusse parvenue sans l'aide involontaire que me prêta madame Fosco, en le forçant à se mouvoir et à regarder lui-même d'un autre côté.

— Comte, dit-elle, vous tenez debout miss Halcombe.

Dès qu'il se fut détourné pour m'approcher un fauteuil, je profitai de l'occasion, je le remerciai, — je m'excusai — je m'éclipsai.

Une heure après, la femme de chambre de Laura se trouvant dans la chambre de sa maîtresse, je trouvai moyen de faire allusion à la chaleur de cette soirée, pour arriver ensuite à savoir comment les domestiques avaient passé leur temps.

— Vous deviez étouffer, en bas ? demandai-je.

— Mais non, miss, répondit la soubrette. Ce que nous avons souffert est peu de chose.

— Je suppose, alors, que vous êtes allées respirer sous les arbres ?

— Quelques-uns de nous y pensaient, miss. Mais la cuisinière a dit qu'elle transporterait son fauteuil dans cette petite cour si fraîche, où est la pompe ;

et, réflexion faite, tous les autres se sont décidés à s'y installer aussi...

Il ne restait plus qu'une seule personne dont il fallût scruter les loisirs ; — c'était la femme de charge.

— Est-ce que mistress Michelson est déjà couchée ? demandai-je.

— Je ne pense pas, dit la jeune fille en souriant. Je la croirais plutôt disposée à se lever qu'à se mettre au lit.

— Pourquoi donc ? Que voulez-vous dire ?... Est-ce que mistress Michelson est demeurée au lit pendant la journée ?

— Non, miss, pas tout à fait, mais à peu de chose près. Elle a dormi toute la soirée sur le sofa de sa chambre.

Combinant ce que j'ai observé moi-même dans la bibliothèque, et le compte qui vient de m'être rendu par la femme de chambre de Laura, j'arrive inévitablement à la conclusion suivante : la figure que nous avons vue près du lac n'était ni celle de Madame Fosco, ni celle de son mari, ni celle d'aucun des domestiques. Les pas que nous entendions derrière nous n'étaient ceux d'aucun individu appartenant au château.

Qui donc ce pouvait-il être ?

Il semble inutile de chercher à le savoir. Je ne puis même éclaircir positivement si cette figure était celle d'un homme ou d'une femme ; — il me semble, pourtant, que c'était une femme.

V

(18 juin.)— Ces angoisses de conscience que je souffris, hier soir, en écoutant ce que Laura me disait dans la cabine du lac, me sont revenues dans l'isolement de la nuit, et, pendant deux heures, m'ont tenue éveillée, en proie au chagrin.

J'ai fini par allumer un flambeau, par rechercher, dans mon ancien "Journal," quelle a pu être au juste la part qui me revient dans la fatale erreur de son mariage, et ce que j'aurais pu faire autrefois pour la soustraire à cette union détestée.

J'ai trouvé dans mes recherches quelque adoucissement à ma peine ; car elles m'ont prouvé que si j'ai manqué de perspicacité et de renseignements suffisants, au moins ai-je toujours agi pour le mieux.

En général, je ne pleure guère sans en souffrir ; mais il n'en a pas été ainsi cette nuit. Je croirais plutôt que mes larmes m'ont soulagée. Je me suis levée ce matin avec une résolution bien arrêtée et un esprit plus calme. Sir Percival, désormais, ne pourra rien faire ou rien dire qui m'exaspère ou ma fasse oublier, ne fût-ce qu'un moment, que je dois rester ici, — en dépit de toutes mortifications, insultes, ou menaces, — pour l'amour ou le service de ma sœur.

Les conjectures auxquelles nous aurions pu nous livrer ce matin, sur cette figure entrevue près du lac et sur ce pas qui nous suivaient dans la plantation, se sont trouvées suspendues par un futile incident qui a laissé de vifs regrets à Laura. Elle a perdu la petite broche que je lui avais donné, pour gage de souvenir, la veille de son mariage. Comme elle l'avait sur elle lorsque nous sommes sorties hier au soir, il est à croire que ce bijou se sera détaché de son vêtement, soit dans la hutte près du lac, soit sur les chemins, au retour. Les domestiques ont été envoyés aux recherches, et sont revenus sans avoir rien retrouvé.

Maintenant, Laura elle-même est partie pour explorer la plantation. Qu'elle retrouve ou non le bijou perdu, ceci doit servir à excuser son absence du château, si par hasard sir Percival revenait avant que la lettre de l'associé de M. Gilmore eût été remise en mes mains.

Une heure vient de sonner. Je me demande s'il vaut mieux attendre ici l'arrivée du messenger qu'on a dû m'expédier de Londres, ou me glisser tranquillement hors de la maison, et le guetter à l'intérieur de la grille pour qu'il n'ait pas affaire au concierge.

Mes soupçons, dans lesquels j'envelop-

pe hommes et choses, tout ce qui tient à ce château, me portent à préférer cette seconde alternative. Le comte est dans la salle à manger, je n'ai rien à craindre de lui. En montant l'escalier, il y a dix minutes, je l'entendais exercer ses canaris à leurs petits tours d'adresse :

— Venez sur mon doigt, mes petits mignons ! venez et montez l'escalier !... Une, deux, trois ! — et en haut !... trois, deux, une, et en bas !... Une, deux, trois !... "tout-tout-tout-tout !..." — Les oiseaux s'abandonnaient, comme d'ordinaire à leur extase chantante, et le comte gazouillait et sifflait pour eux, à son tour, comme si lui-même était un oiseau. La porte de ma chambre est ouverte, et, dans ce moment même j'entends ces fredons, ces siffloteries aiguës. Si je veux réellement me dérober sans qu'on m'aperçoive, — voici le moment propice.

(Quatre heures.)— Les trois heures écoulées depuis que j'ai tracé le précédent paragraphe, ont imprimé une nouvelle direction à la marche des événements qui s'accomplissent à Blackwater-Park. Si c'est pour notre bien ou pour notre mal, je ne puis et n'ose le décider encore.

Revenons d'abord au point où j'ai laissé mon "Journal," sans quoi je vais me perdre dans le désordre de mes pensées.

Je sortis, comme je l'avais résolu, pour aller attendre au delà des portes, le messenger qui devait m'apporter une lettre de Londres. Sur l'escalier, je ne vis personne. Sous le vestibule, j'entendis le comte donnant leur leçon à ses oiseaux. Mais en traversant la grande cour carrée, je rencontrai madame Fosco se promenant seule dans son cercle favori, tout autour du grand bassin.

Je ralentis aussitôt le pas pour éviter d'avoir l'air pressée, et, par surcroît de précaution, j'allai jusqu'à lui demander si elle pensait sortir avant le lunch. Elle m'adressa le sourire le plus amical, — dit qu'elle préférerait demeurer aux environs

du château, me fit un petit signe de tête, — et rentra sous le vestibule.

Je regardai par-dessus mon épaule, et vis qu'elle avait refermé la porte avant que j'eusse ouvert le guichet pratiqué auprès de la grande grille qui s'ouvre seulement pour livrer passage aux voitures.

En moins d'un quart d'heure, j'arrivai devant la loge du concierge, placée à la limite du parc.

Le petit chemin extérieur fait là un assez brusque détour sur la gauche, court ensuite tout droit pendant une centaine de verges, et, tournant enfin une seconde fois, mais à droite, va rejoindre la grande route. Ce fut entre ces deux détours, — dont l'un me dérobaux aux gens de la loge, et l'autre à ceux qui pourraient venir de la station, — ce fut là, dis-je, que je m'embusquai, me promenant de long en large.

J'étais entre deux haies fort hautes, et pendant vingt-minutes (à ma montre), je ne vis ou n'entendis quoi que ce fût. Au bout de ce temps, le bruit d'une voiture frappa mon oreille, et comme j'avancais vers le second détour de la route, je rencontrai un des cabriolets du chemin de fer. Je fis signe au cocher qu'il arrêtât. Comme il obéissait à cette ordre, un homme, convenablement vêtu, mit la tête à la portière pour voir de quoi il s'agissait.

— Excusez-moi, lui dis-je ; mais me tromperais-je en supposant que vous allez à Blackwater-Park.

— J'y vais, en effet, madame.

— Et vous êtes chargé d'une lettre ?

D'une lettre pour miss Halcombe ; oui, madame.

— Vous pouvez me la donner ; c'est moi qui suis miss Halcombe...

Cet homme porta la main à son chapeau, descendit aussitôt du cabriolet et me donna une lettre.

Je la décachetai immédiatement, et pris connaissance des lignes suivantes. Je crois devoir la copier ici, ayant jugé plus prudent de détruire l'original.

"CHÈRE MADAME. — Votre lettre reçue ce matin, m'a fait éprouver de vives inquiétudes. J'y répondrai en aussi peu de mots et aussi clairement que possible.

"En examinant avec soin l'exposé de faits que vous avez rédigé vous-même, et d'après ce que je sais de la position de lady Glyde, telle que la lui fait son contrat de mariage, j'arrive à cette triste conclusion, qu'on se prépare à disposer, par voie de prêt, de l'argent remis en garde à sir Percival (en d'autres termes, à prêter tout ou partie des vingt mille livres sterling qui constituent le capital disponible de lady Glyde), et qu'on l'a fait intervenir à l'acte, comme donnant son approbation à cette violation flagrante du dépôt confié à son mari, afin de lui opposer sa propre signature, si plus tard elle voulait réclamer contre ce manque

de foi. Aucune autre supposition n'expliquerait, dans la situation qui lui est faite, le besoin qu'on paraît avoir de la faire participer à un acte quelconque.

"Lady Glyde venant à signer un document tel que doit être, selon moi, l'acte en question, ses "trustees,"—en d'autres termes, les personnes chargées, sous leur responsabilité propre, d'assurer la conservation du capital mobilier dont l'administration seule est confiée à sir Percival,—ces "trustees", dis-je, seraient parfaitement libres d'avancer à sir Percival, à titre d'emprunt simple, tout ou partie des vingt mille livres sterling qui appartiennent à sa femme.

Si la somme ainsi prêtée ne venait pas à remboursement, et si lady Glyde avait plus tard des enfants, la fortune de ceux-ci se trouverait amoindrie de la somme

plus ou moins forte qui aurait ainsi été avancée. En termes plus clairs encore, cette transaction, quoique puisse en penser lady Glyde, constituerait d'ores et déjà une manœuvre préjudiciable à ses enfants à naître, si tant est que le ciel doive lui en envoyer quelque jour.

En de si sérieuses circonstances, je conseillerais à lady Glyde d'assigner pour motif à son refus de signer, qu'elle veut d'abord me soumettre l'acte comme au "solicitor" de sa famille (en l'absence de M. Gilmore). On ne peut rien objecter de raisonnable à cette demande, car si la transaction est honorable et légitime, je ne verrai naturellement aucune difficulté à lui accorder mon approbation.

(à suivre.)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA GOMMATION
DYSPEPSIE...
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

✽ SANTE ET BEAUTE ✽

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES. " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE.

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

✽ L. A. BERNARD ✽

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

DEVINETTES



Alerte. — Qui vive, là ! — Voyez-vous quelqu'un ?

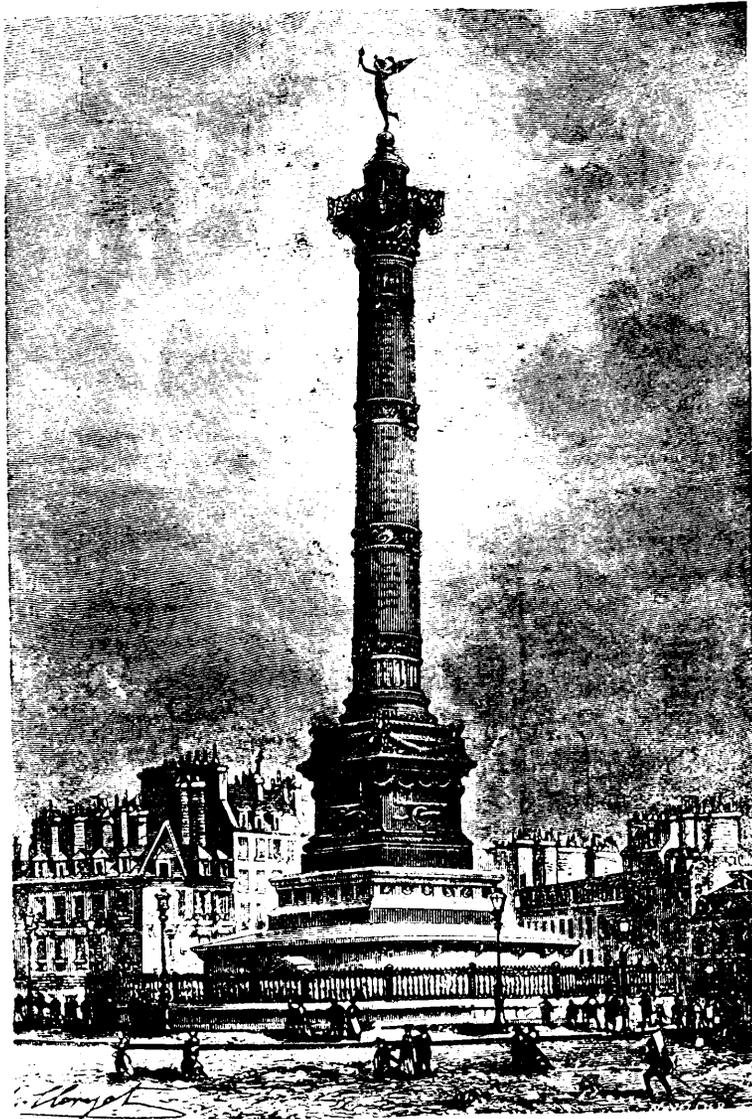


Amène la lumière ici ! Un voleur est caché ici !... Il faut voir où.



Il y a des lapins dans le champ de choux. Où sont-ils ?

BEAUX-ARTS



LA COLONNE DE JUILLET

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Bâtisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidé-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES

CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelainé po-
sées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés
les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez
J. G. A. Gendreau, Dentiste
20, Rue St-Laurent

TEL. BELL 2018 MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature
etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe
dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont
demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres,
Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques
Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

TELL. BELL 1990 1817, RUE NOTRE-DAME
CATALOGUE EXPEDIE FRANCO.



Elle, toute préoccupée de toilette. — Quel est le manteau le plus chaud pour l'hiver ?

Lui, distraitemment. — Ce doit être le manteau de la cheminée.



—Vois donc quels feux lancent ces diamants, on en a mal aux yeux !...

—Oh oui !... tu as raison... Aussi, allons-nous-en... ?



Réceptions officielles :

—Je vous prenais pour un ministre.

—Je suis son tailleur.

—Alors, ça va bien ; moi, je suis son bottier.



83, RUE WOLFE, 83

MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes-

ABERDEEN 10 CTS

LITTLE BUCK 5 CTS

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory

1200, 1202, 1204, Rue St-Laurent

MONTREAL